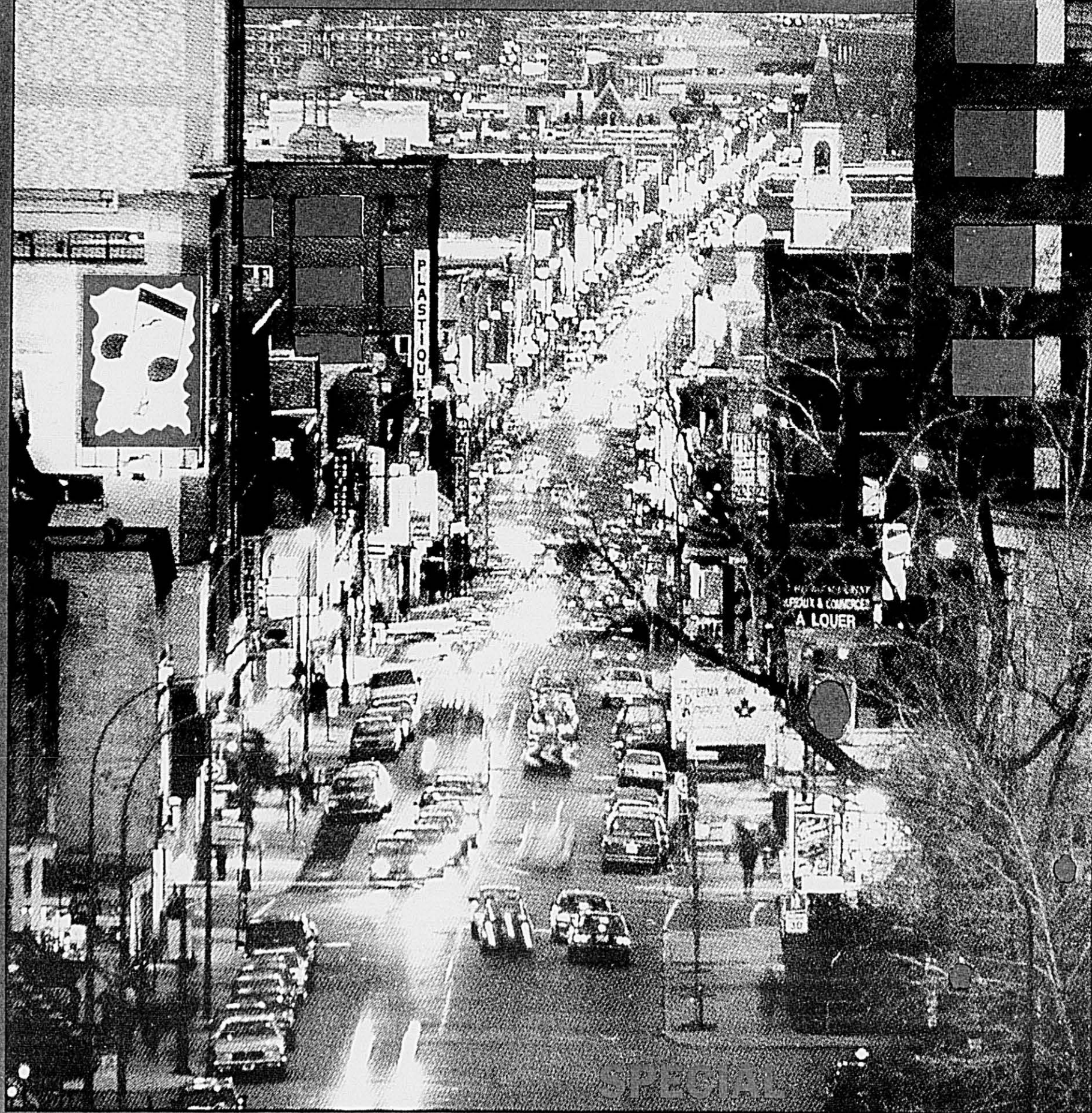


McGill Daily

français

MARDI 14 NOVEMBRE 1995 VOL. 85, NO. 28

Le jour court après la nuit depuis 1977



SPECIAL



Interview avec UN SORCIER

Bianca Robichaud

Kris Blasy, citadin des plus ordinaires, se dit sorcier. Gérant d'une boutique de sorcellerie, Le mélange magique, il pratique cette « religion » depuis quelques années. Voulant démystifier le monde entourant la sorcellerie, il a bien voulu parler au McGill Daily français de ses pratiques et de sa philosophie de vie.

McGill Daily français : Kris Blasy, êtes-vous réellement un sorcier ?

KB : Oui je suis réellement un sorcier.

MDF : Plusieurs confondent les sorciers avec les « Warlock », serait-il possible de définir la différence qu'il y a entre les deux ?

KB : Un « Warlock » pratique la magie tout en contrôlant les anges et les démons, tandis que le sorcier, lui, n'essaie pas de contrôler qui que ce soit. Le sorcier rend grâce aux déesses, à la pleine lune et aux pouvoirs de la terre.

MDF : Existe-t-il un certain règlement auquel tous les sorciers et sorcières doivent se soumettre ?

KB : Pas systématiquement. Nous devons vénérer les déesses au moins à toutes les pleines lunes, mais sans nécessairement devoir se joindre à une cérémonie comme telle. Nous pouvons très bien le faire seuls. Il y a une chose cependant que nous ne pouvons pas faire, c'est blesser ou nuire à une autre personne.

MDF : Avez-vous eu à participer à une certaine cérémonie pour devenir sorcier, ou bien est-ce que n'importe qui pourrait se déclarer aujourd'hui un sorcier ?

KB : Si ton système de valeurs coïncide avec celui des sorciers, tu peux te déclarer immédiatement un sorcier. Généralement ce sont les personnes qui ne veulent pas adhérer à un groupe et qui veulent pratiquer seules cette religion qui procèdent de cette fa-

çon. Il y a plusieurs sorciers et sorcières qui pratiquent seuls. Dans mon cas j'ai dû avoir une initiation parce que j'avais choisi de faire partie d'un certain groupe.

MDF : Y a-t-il une certaine hiérarchie qui s'installe dans ces groupes ?

KB : Ce n'est pas tant une question de hiérarchie que d'ancienneté. Nous avons tous les mêmes pouvoirs en tant que sorciers, c'est juste que les plus anciens savent parfois mieux contrôler les énergies.

MDF : Vos pouvoirs vous ont-ils été transmis par quelqu'un de ce groupe ?

KB : Non, les pouvoirs de tous les sorciers proviennent de l'intérieur. Chacun les possède à l'intérieur de son cœur.

MDF : La sorcellerie est-elle une religion pour vous ?

KB : Oui c'est une religion, mais malheureusement elle n'est pas encore reconnue au Canada. Cependant, à certains endroits à New York, les sorciers peuvent procéder à des cérémonies de mariage qui sont reconnues.

MDF : Essayez-vous parfois d'endoctriner les gens, comme plusieurs autres religions s'efforcent de le faire ?

KB : Non, personne ne te dira : « je crois que tu aimerais être une sorcière, je le vois dans tes yeux ». Il y a tant d'autres religions dans le monde, qui serais-je pour dire que la mienne est la bonne ? Ma religion est bonne pour moi, tout comme ta religion est bonne pour toi.

MDF : Croyez-vous en Dieu ?

KB : Oui je crois en Dieu, mais pour moi Dieu est une énergie féminine. Dieu pour moi est une déesse. Je crois aussi que Jésus a existé mais seulement en tant que fils de Dieu. Tout comme nous qui sommes tous des fils et filles de Dieu.

MDF : Vous devez sûrement pra-

tiquer des rituels, pourriez-vous nous dire de quelle façon vous procédez ?

KB : Oui nous pratiquons toujours des rituels les jours de pleine lune. Ce que nous faisons c'est que nous créons un espace sacré en traçant un cercle autour de nous

Ensuite nous purifions ce cercle que nous avons tracé. Durant ce procédé, nous essayons d'éloigner toutes les mauvaises énergies qui pourraient être présentes. Nous commençons par purifier l'air avec de l'encens. Cet élément, comme tous les autres, est associé avec



avec notre couteau de cérémonie. Il faut dire que ce couteau n'est pas utilisé pour pratiquer des sacrifices, car si jamais du sang était en contact avec ce couteau, nous ne pourrions plus l'utiliser. Nous ne l'utilisons que pour couper l'énergie qui se trouve dans la pièce et de cette façon nous nous séparons du monde extérieur. Il y a des sorciers qui utilisent un cristal, mais dans mon groupe nous utilisons un couteau.

Une des quatre directions, soit le nord, le sud, l'est ou l'ouest. L'est est donc purifié par l'encens. Lorsque nous procédons à ce rituel, j'imagine que nous créons une barrière avec notre cercle pour que les mauvaises énergies ne puissent rentrer.

Le sud est purifié par le feu. Ainsi, nous tournons en rond avec le feu et nous imaginons les mauvaises énergies qui brûlent sous le feu. L'eau, qui est associée à l'ouest, est

aussi utilisée pour laver toutes les mauvaises énergies. Finalement, le nord est purifié par du sel pur que nous lançons tout autour de nous. Le sel a toujours été un symbole de purification et aussi d'amitié. Ensuite nous appelons les pouvoirs de chacun de ces éléments dans le cercle et nous demandons aux dieux et aux déesses de joindre leurs pouvoirs au nôtre. Suite à tous ces préparatifs, nous pratiquons de la magie en envoyant de notre énergie positive aux personnes qui en ont besoin.

MDF : Ces magies fonctionnent-elles vraiment ?

KB : Habituellement, pour moi ça marche.

MDF : Donnez-vous également des mauvais sorts ?

KB : Jamais, parce que nous croyons au Karma. Tout ce que nous envoyons dans le monde nous revient inévitablement. Voilà pourquoi nous ne croyons pas aux mauvais sorts.

MDF : Existe-t-il plusieurs sorciers et sorcières à Montréal ?

KB : Oui, nous avons une grande communauté et nous nous réunissons huit fois par année pour célébrer les événements spéciaux. Par exemple, l'Halloween est une fête très importante pour nous, puisque c'est comme notre nouvel an. Cette journée-là nous nous souvenons des sorciers qui sont morts avant nous et nous les remercions.

MDF : Comment percevez-vous ce que le rôle d'un sorcier ou d'une sorcière devrait être en 1995 ?

KB : Tout ce que je voudrais dire, c'est que les sorciers devraient s'impliquer davantage dans les questions concernant l'écologie de notre planète. Nous devrions également recevoir une bonne éducation et surtout ne pas demeurer dans le stéréotype du sorcier bohème de nature.

M. Kris Blasy est gérant du Mélange Magique situé au 1928 Ste-Catherine ouest. Tél. 938-1458.

**McGill Daily
français**

Le McGill Daily français encourage la reproduction de ses articles originaux à condition d'en mentionner la source (sauf dans le cas d'articles et illustrations dont les droits avaient auparavant été réservés - incluant les articles de CUP et de la PEQ). Les opinions exprimées dans ces pages ne reflètent pas nécessairement celles de l'Université McGill. L'équipe du Daily n'endosse pas nécessairement les produits dont la publicité paraît dans ce journal.

Imprimé par David Martin Development inc.

Le Daily est membre fondateur de la Canadian University Press - CUP -, de la Presse étudiante du Québec - PEQ -, de Publi-Peque et de Campus Plus.

Imprimé sur du papier recyclé à 20 p. cent.
ISSN 1192-4608

Le McGill Daily français

coordination du numéro spécial
Marc Antoine Godin
Bianca Robichaud
Stéphane Lambert

rédaction en chef
Atim Léon et Anne Caporal
rédaction nouvelles
Jean-François Corbett et Tristan-E. Landry
rédaction culture
Emmanuelle Latraverse
mise en page
Guillaume Perreault, Loïc Bernard

correction
Angélique Dérigny, Bertrand Ollé (Nlp)

collaboration
Jean-Sébastien Jetté, Marie-Estelle Debs,
Richard Henri, Louis-Philippe Girard,
Loïc Bernard, Marie-Louise Garlepy

Le McGill Daily
coordination de la rédaction
M-J Milloy
coordinatrice de bureau
Dominique Nouvet

gérance
Marian Schler
assistance à la gérance
Jo-Anne Pickel

publicité
Boris Shodov et Lettie Matteo
photocomposition et publicité
Mark Brooker (merci Mark)

Rédaction
3480 McTavish, bur. B-03,
Montréal, Québec, H3A 1X9.
(514) 398-6784/5
Télécopieur : 398-8318

Publicité
3480 McTavish, bur. B-07,
Montréal, Québec, H3A 1X9.
(514) 398-6790
Télécopieur : 398-8318



La **Nuit** se Lève

Nous les années passent, plus la nuit empiète dans la vie des gens. Elle gruge sa part de confidences, de temps d'antenne, de votre portefeuille. Elle se porte garante d'un univers à l'abri de la lumière et des regards indiscrets. La nuit appartient à tous ceux et celles qui décident de ne pas dormir.

Mystérieuse, à la fois occulte et romantique, la vie nocturne dépasse les néons de la rue Sainte-Catherine et la clientèle branchée du Lux. En fait, elle est si riche, si effervescente, qu'elle détermine souvent ce qui se passera le jour suivant. On y foment des plans, on crée des révolutions culturelles ou, plus simplement, on se cache d'un soleil sous lequel on ne se sent pas en confiance. La nuit appartient à tous ceux

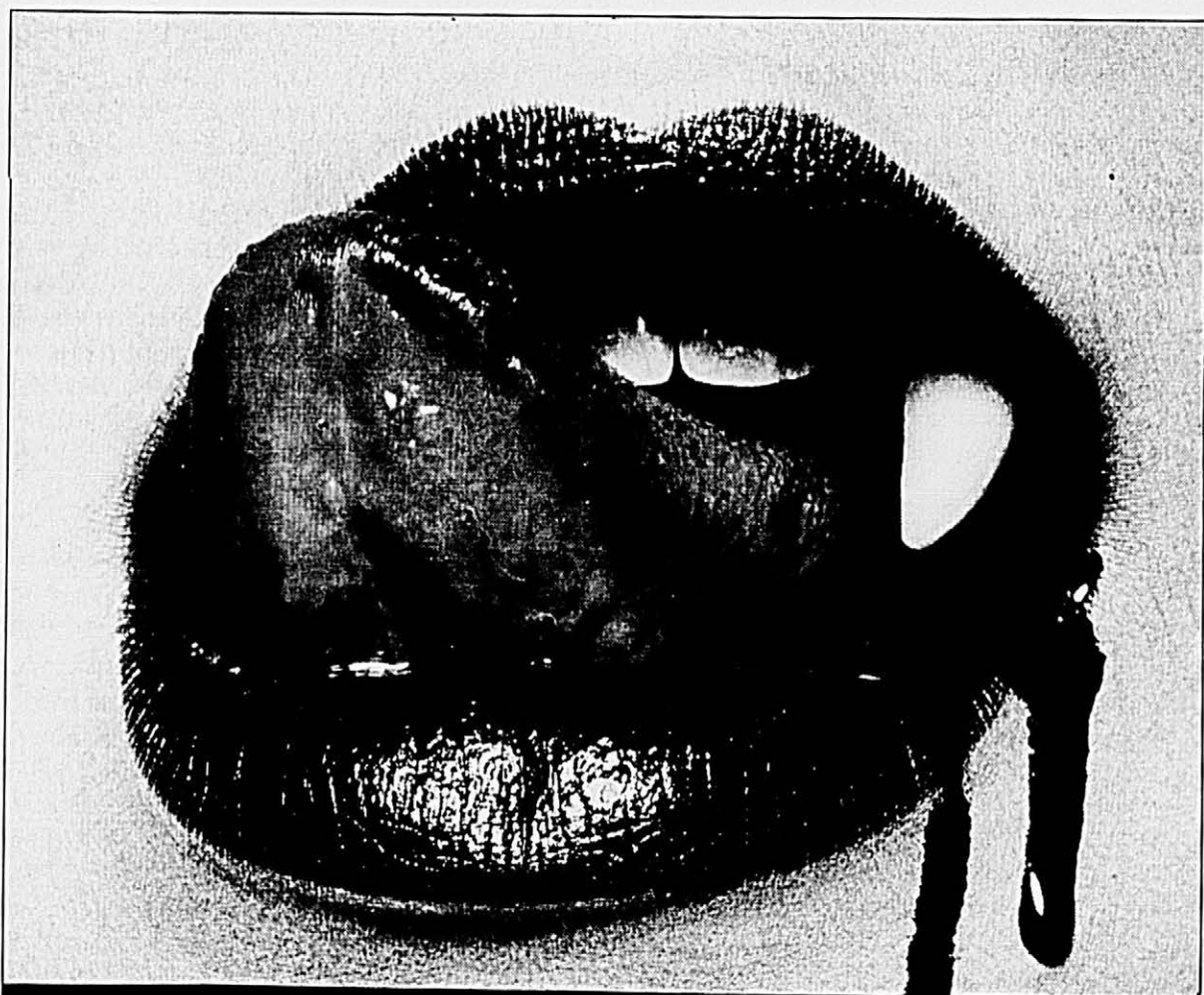
et celles qui décident de ne pas dormir.

Le McGill Daily français se penche aujourd'hui sur ces réalités nocturnes restées inconnues à plusieurs d'entre nous; les noctambules l'ont voulu ainsi. Nous avons décidé d'ouvrir les portes les plus diverses de ce monde parallèle sur lequel les endormis ferment les yeux.

Des facettes multiples, parfois surprenantes, méritent qu'on y jette un regard introspectif. La vie nocturne, après tout, est un phénomène de société dans lequel Montréal s'inscrit parfaitement.

Notre spécial sur la vie nocturne appartient à tous ceux et celles qui décident de le lire.

Marc Antoine Godin pour l'équipe du Daily français



DANS LES COUFFRES DE LA NUIT SE CACHENT LES CATACOMBES DE L'INFORMATION. L'ANTRE DE LA LIBERTÉ OÙ TOUS SIENT EN LETTRES DE SANG.

SI VOUS OSEZ VOUS JOINDRE À CES OCCULTES SCRIBES LES MARDIS SOIR, À 17H30, PRÉSENTEZ-VOUS AU LOCAL B03. VENEZ VOIR L'AUTRE VISAGE DU DAILY...

Sommaire

Page 2

Interview avec un sorcier - Blanca Robichaud

Page 3

Un Journaliste la nuit - Marie-Estelle Debs

Page 4

Le Théâtre de la Jaquette - Marc Antoine Godin
Un Silence bien garde - Richard Henri

Page 5

Satisfaire dans l'insécurité - AnneCaporal
Négociant à la faveur de la nuit - Tristan E. Landry

Pages 6 & 7

Pannonia - Stéphane (Pierre) Lambert

Page 8

Théâtre des Vampires - L. Philippe Corbell-Girard
Croyances et réalité - Jean Sébastien Jette

Page 9

La Vie colorée d'une nuit noire - Loïc Bernard
Creux de minuit - Marc Antoine Godin

Page 10

Patrouille de minuit - Marie-Louise Garlepy

Page 11

Publicités

Page 12

Noctambules libanais - Louma Atallah
Levanta muertos - Atim Leon
Las Vegas : métro, boulot, dodo ? - Marc Antoine Godin

Un journaliste la NUIT

Marie-Estelle Debs

La vie des journalistes de nuit, telle que véhiculée par la croyance populaire, ne trouve pas d'écho dans la réalité. Même si elle est souvent ponctuée de montées d'adrénaline et d'intenses moments à courir après la nouvelle, la vie journalistique de nuit est loin d'être aussi dramatique que celle vécue par les personnages de Scoop.

Sortir sur le terrain après 21h demeure assez exceptionnel. « Je dirai que le soir, sauf s'il y a de très grosses urgences, je dois rester travailler à mon bureau, à cause des contraintes d'heures de tombée », explique M. Marc Thibodeau, journaliste à La Presse.

Les journalistes vivent avec de nombreuses contraintes reliées au travail de nuit. Ils travaillent généralement de 15 heures à minuit et doivent souvent écrire plusieurs textes à la fois, travailler rapidement. Compte tenu de l'heure tardive, il leur devient parfois difficile de quitter leur bureau pour aller vérifier leurs sources sur place. Les journalistes doivent donc travailler à partir du téléphone. L'heure de tombée des articles est à 23 heures et les journalistes doivent s'y soumettre à moins d'une exception comme le référendum. « Lors du référendum, quand il y a eu la confrontation devant le Métropolis, je suis resté là-bas jusqu'à deux heures du matin » ajoute M. Thibodeau.

Ce genre de travail implique son lot de stress, les journalistes devant apprendre à réagir rapidement. « Lorsque j'arrive au bureau à 15 heures, j'ai souvent l'impression que tout me tombe sur la tête d'un seul coup. Je dois faire le ménage parmi les dossiers qui ont été laissés de côté dans la journée. L'expérience aidant, le stress s'estompe peu à peu, mais les « boosts » d'adrénaline ne manquent pas ! » rajoute M. Thibodeau.

Le journalisme de nuit, malgré ses inconvénients, reste somme toute semblable au journalisme de jour. Les journalistes vivent le même genre d'expériences et d'émotions reliées à leur travail. Que ce soit de nuit ou de jour, le journalisme vise le même but : informer ses lectrices et lecteurs.



Entrevue avec Marie-Hélène Fortin

Le Théâtre de La Jaquette

Marc Antoine Godin

Pendant près d'un an, la cuvée 1994-95 de l'École Nationale de Théâtre a présenté Voyage au bout de la nuit, une adaptation du roman de Louis-Ferdinand Céline. Un spectacle de plus de cinq heures dont vous avez pu lire la critique dans un numéro précédent. Dommage pour ceux et celles qui ont manqué le spectacle car il est maintenant dans le tiroir. Reste que la bouillonnante relève théâtrale avait pris tout un pari de jouer le Voyage en pleine nuit.

« D'abord il y a le titre : Voyage au bout de la nuit. On s'est tout de suite dit qu'il fallait jouer ça la nuit », explique Marie-Hélène Fortin, une des participantes à ce projet pour le moins inusité. « Le metteur en scène, Wajdi Mouawad, en avait parlé la première fois. Dans ce temps-là, on était encore à l'École Nationale. C'était assez compliqué parce qu'il avait fallu s'entendre avec l'École pour avoir un technicien de nuit. Mais bon... Wajdi en a parlé et tout le monde s'est montré très emballé par l'idée ».

La décision de présenter une telle pièce au crépuscule avait plusieurs fondements. Au-delà du lien direct

avec le titre, il était évident qu'on pouvait jumeler la nuit aux propos mêmes de la pièce. « Étant donné qu'on représentait une vie plutôt noire, on pouvait mieux associer la gamme de sentiments à la nuit », poursuit l'interprète de la mère de Bardamu, le personnage principal. « Et, en plus, quand tu pars en voyage, tu es sur un décalage. Comme la pièce s'appelle Voyage au bout de la nuit... et que c'en est un, ça donne l'impression d'être sur un décalage, comme quand tu arrives en Europe. Il y a aussi le fait symbolique que la pièce se termine à l'aube ».

Dans une telle entreprise, la condition physique prend beaucoup d'importance. On ne parle pas ici de Jane Fonda, mais de l'utilisation de l'état physique comme outil de communication avec l'auditoire. « Quand tu joues la nuit, tu n'es pas dans le même état. T'es un peu fatigué, plus fragile et plus fébrile, et le public aussi est dans le même état.

L'avantage avec le public de nuit, c'est que c'est souvent du monde très willing. Ils arrivent là à minuit ou une heure du matin et ils ont le goût de passer une nuit blanche. Alors, autant pour eux que pour nous, c'est un trip. On

est plus directe, plus tangible. Probablement que tu reçois plus du public, donc tu en donnes plus. Je pense que ces spectacles de nuit ont donné des bons shows en général ». Marie-Hélène Fortin avoue en outre qu'il a été très long pour elle d'habituer son corps à jouer la nuit et même que, réflexion faite, elle n'est pas encore acclimatée et elle commence à peine à s'en remettre un peu...

En revanche, elle a su aller chercher de l'inspiration dans l'ambiance de langueur qui régnait dans leur petit univers. « Il y a une espèce d'épuisement. Pas l'épuisement d'une semaine de run, mais un épuisement semblable à une espèce de détente. Et ça, pour jouer, c'est très utile. En plus, j'avais un personnage de victime, tout le temps fatiguée, au bord des larmes, éreintée par la vie. Ça se prêtait donc assez bien, c'était assez facile d'aller puiser dans ma fatigue pour la transmettre au personnage ». Mais ce ne devait pas être une synécure pour tout le monde !

L'auditoire aussi y trouve son compte. Une foule noctambule se sent plus concernée, plus sollicitée. Avec une mise en scène comme celle du Voyage, où on est souvent interpellé, les gens participent davantage, réagissent aux perches qu'on leur tend. Et, bien sûr, ils prennent les entractes comme de précieux regains de fraîcheur ! C'est donc un rapport de complicité physique qui s'installe entre l'auditoire et la troupe, en plus, évidemment, de la complicité psychologique qu'on rencontre quand la pièce est bien orchestrée.

« La fin est assez dramatique par rapport à l'ensemble du spectacle, souligne Marie-Hélène Fortin. Quand Bardamu quitte Molly, l'amour de sa vie, qu'il a rencontré en Amérique, il est épuisé : c'est bien que le public ressente aussi cette fatigue-là. Son discours, justement, parle de fatigue, de voyage, de désillusion. C'est le fun qu'après cinq heures on amène le public presque au même état que le personnage principal. Ça permet peut-être de plus comprendre son choix, car c'est un choix qui peut sembler incompréhensible ou incohérent : il quitte une femme, qui l'a suivi en ange toute sa vie et avec qui il aurait probablement vécu un grand bonheur ».



Voyage au bout de la nuit

est dans un état privilégié parce qu'on sait que tout le monde dort autour : on se rencontre, une centaine de personnes et une douzaine de comédiens, et on fait la fête », analyse Mme. Fortin. Les avantages du théâtre nocturne tournent donc autour de la relation particulière qu'entretiennent public et comédien-nés lors de cette célébration secrète. « La communication avec le spectateur

Le cimetière Notre-Dame-des-Neiges

Un Silence bien gardé

Richard Henri

Tout un mythe existe à propos des activités nocturnes dans les cimetières. Pourtant, la réalité est toute autre. Malgré ce qu'en disent les légendes et les films, un cimetière est un havre de paix plutôt qu'un lieu magique et mystique.

Le soir, au cimetière Notre-Dame-des-Neiges, l'un des plus grands d'Amérique, il se passe très peu de choses car Gilles Lauzon veille. Cet agent de sécurité de la compagnie Garda travaille comme gardien depuis maintenant 7 ans. Au tout début, son épouse n'y croyait pas. « Moi-même, je ne le croyais pas. Le premier jour, je me suis demandé ce que je faisais là, tout seul », explique M. Lauzon. Depuis, il s'y est fort bien habitué. La nuit, il se retrouve plus facilement dans ce labyrinthe de chemins que certaines personnes le jour.

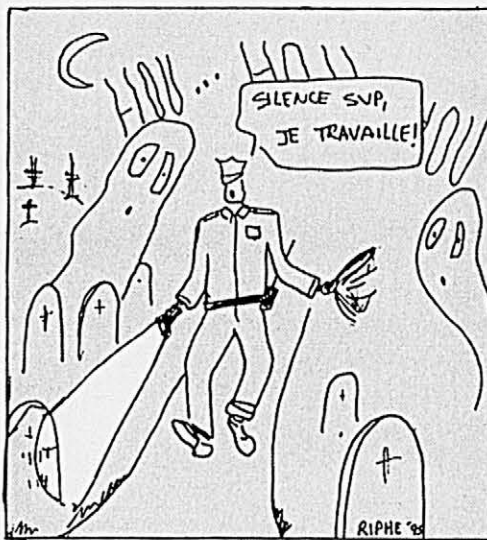
De 17 heures à minuit, M. Lauzon fait des rondes en voiture. À la recherche d'intrus, il sillonne le terrain, des mausolées luxueuses

aux modestes chapelles, du cimetière des soldats à celui des enfants, de la clôture près du lac des Castors au grillage troué de Polytechnique. M. Lauzon reste vigilant toute la nuit... Si l'idée d'un cimetière la nuit provoque des frissons, elle ne fait pas pour autant fuir tout le monde.

Il arrive que M. Lauzon trouve sur sa tournée des personnes venues voir un membre de leur famille. Une nuit, un jeune homme lui a flanqué la frousse en lui touchant l'épaule. « Il m'a dit qu'il cherchait son frère », explique-t-il. Pour d'autres, passer par le cimetière est un raccourci : parfois à la sortie des cours du soir de l'Université de Montréal, le gardien, armé de sa lampe de poche, de son « walkie-talkie », et d'un bâton, les attrape et les réprimande. Mais en général, ce sont des gens saouls que M. Lauzon croise. Un soir, un groupe installé au milieu de l'allée a déguerpé en voyant approcher sa voiture, laissant derrière eux des bouteilles de bière, des cigarettes, du pot...

À l'époque du Café Campus, des fêtards s'approchaient vers 3 heures du matin. M. Lauzon

se rappelle qu'il riait « des filles et des gars trop paquetés pour sauter par-dessus la clôture ! » Étrangement, le cimetière semble appeler à lui les gens ivres... spécialement les soirs de pleine lune.



Depuis quelques années, toutefois, peu de personnes s'aventurent la nuit dans l'enceinte du cimetière. Il arrive plus souvent de voir des écureuils, des rats, des hiboux ou des renards.

Par contre, la nuit dans le cimetière Notre-Dame-des-Neiges, il y a des gens qui dorment. Quatre maisons abritent les familles de certains employés du cimetière. Ces familles ont prouvé que Poltergeist, ça n'existe qu'au cinéma. Catherine Duvernois, qui a habité à l'intérieur et aux abords du cimetière dès son plus jeune âge, confirme qu'il renferme beaucoup moins de secrets qu'on ne pourrait le croire. « J'ai testé le côté lugubre du cimetière... et je n'ai malheureusement aucune histoire bizarre à raconter », souligne-t-elle. Enfant, Catherine avait une imagination fertile. Et bien qu'elle pût voir de sa chambre des pierres tombales, aussi courantes pour elles que les bornes fontaines pour d'autres enfants, jamais les fantômes n'ont hanté ses rêves. En fait, alors que la plupart des enfants craignent les morts-vivants, Catherine cauchemardait sur... les abeilles ! « Quand on connaît la quiétude d'un cimetière le jour, on en a la même impression la nuit », ajoute-t-elle.

En effet, le cimetière Notre-Dame-des-Neiges offre une ambiance poétique, avec ses lampions, ses épitaphes, la vue remarquable qu'il offre de Montréal. M. Lauzon convient que c'est un endroit idéal pour réfléchir, écouter de la musique, ou suivre un match des Canadiens à la radio.

Ainsi, la nuit dans ce cimetière de Montréal, les monstres et les esprits ne se montrent pas. Toutefois, comme le répète M. Lauzon qui y passe des nuits seul, « un gars qui a peur ne pourrait pas travailler ici ».



PROSTITUTION

Satisfaire dans l'insécurité

Anne Caporal

De leurs lumières blafardes, les néons de la rue Sainte-Catherine enrobent tout un monde marginal. Une société parallèle offre ses services entre le boulevard Saint-Laurent et la rue Saint-Denis... On peut fermer les yeux ou non, on pénètre dans l'âtre de l'univers du sexe, de la prostitution à Montréal.

La loi de la rue est complexe et remplie de normes de conduite. Ce monde n'échappe pas aux stéréotypes et aux excès péjoratifs des clichés qui l'entourent. Pourtant, il n'est pas si différent du nôtre.

La tombée de la nuit appelle les travailleurs et les travailleuses du sexe à se pointer le bout du nez. Ils et elles sont vêtus de minces parures pour aguicher le client. La déroute, l'attrait de l'argent facile ou la nécessité les ont réunis sur le bord du trottoir. « Les raisons qui ont poussé ces personnes à la prostitution de rue sont difficiles à cerner et surtout très variées » affirme Fran Shaver, professeure en sociologie à l'université Concordia. « Souvent, ce sont des fugitifs qui sont passés au travers des maillons du filet social. Ces personnes cherchent à faire de l'argent, ou commencent simplement parce qu'elles ont un contact dans le milieu, un peu comme dans toute autre profession », poursuit-elle.

Souvent, c'est pour joindre les deux bouts, parfois c'est par avidité, ou encore pour assouvir les besoins qu'engendre leur toxicomanie. « Les travailleurs du sexe sont attirés par le haut rendement financier qu'apporte la profession par rapport à l'énergie et les qualifications requises. D'autres payent aussi leur dépendance à la drogue. On ne sait pas néanmoins si c'est la prostitution ou si c'est la drogue qui est arrivée en premier. À Montréal, le problème de toxicomanie ne touche qu'une petite partie des prostituées, seulement 10 p. cent d'entre elles en souffrent », ajoute Madame Shaver.

Les tarifs des services du sexe varient de ville en ville. « À Montréal, en 1993, le tarif moyen pour une stricte relation sexuelle était de 100 dollars, 150 dollars si complétée par une fellation et 50 à 60 dollars pour une simple fellation. Les baisers, les étreintes ou autres actes d'affection étant exclus du tarif », explique Madame Shaver. En moyenne, une prostituée passe 15 minutes avec

son client, alors qu'un prostitué y passe 40 minutes.

La nuit commence vers 21 heures et se termine au petit matin vers quatre ou cinq heures suivant les saisons. Trois heures, c'est l'heure de pointe : l'heure de la fermeture des bars. Le rythme de la nuit ponctue les moments de répit des professionnels et professionnelles du sexe. La pause-café se fait dans le caboulot du coin.

Les risques du métier sont grands. Les femmes se regroupent donc parfois pour se protéger. Certaines vont même jusqu'à mémoriser les plaques d'immatriculation des clients de leurs collègues afin de prévenir tout danger. « Même si elles ne travaillent pas forcément ensemble, les femmes se connaissent et savent qui travaille sur quel territoire. Les hommes, eux, ne se regroupent pas. Ils travaillent individuellement. Les prostitués ont conscience de « qui est qui » et se surveillent » poursuit

Fran Shaver.

Avec une profession aussi hors la loi que la prostitution, il est difficile d'avoir recours à la justice. Les forces de police n'accordent malheureusement pas le même traitement aux professionnels du sexe qu'aux simples citoyens. « La recherche que nous avons conduite sur le terrain a montré que les forces de police de la CUM sont parmi les pires au Canada. Ça va du simple manque de respect jusqu'au harcèlement. Les forces de police de la CUM appliquent tous les arrêtés municipaux susceptibles d'aller contre ce groupe. Une discrimination évidente s'opère à l'encontre de cette communauté d'individus stigmatisée » affirme Fran Shaver.

Malgré quelques efforts individuels de la part de certains membres des forces de l'ordre, l'attitude générale est plutôt déplorable. D'après Fran Shaver, le seul moyen de lutter contre cela « c'est d'éduquer la police sur les conditions qui entourent la

profession et la vie underground ». C'est pourquoi certains groupes lobbyistes comme l'Association québécoise des travailleurs et travailleuses du sexe (AQTTS) se sont formés. « Ce genre d'association à orientation lobbyiste existe dans le but d'obtenir la décriminalisation de la profession. L'Organisation des Droits des Prostituées travaille dans ce sens en argumentant que ces professionnels sont des adultes consentants », ajoute Mme Shaver.

Au-delà des idées reçues qui entourent la prostitution et son immoralité, les professionnelles du sexe se battent pour un traitement plus juste. Leur marginalité les pousse parfois à devoir s'expatrier dans d'autres villes à l'abri des ragôts et des regards indiscrets. La plupart de ces gens, les faits le prouvent, vivent



Photo Derek Fung

une vie tout à fait banale en parallèle à leur vie nocturne. Ils et elles se retrouvent sur le trottoir pour des raisons qui les regardent et qu'ils et elles sont seuls à juger. « Certains voient leur profession comme un moyen d'aider les gens. Satisfaire, parler ou sortir les inhibitions de leurs clients est selon eux aussi bénéfique qu'une aide psychologique ; la seule différence réside dans l'aspect charnel de l'acte », conclut Fran Shaver.

Négociant à la faveur de la nuit...

Tristan-E. Landry

L'art de négocier a peu changé depuis l'aube de l'humanité. Les moyens employés par les négociateurs et les négociatrices demeurent essentiellement les délibérations en arrière-scène ou à huis clos, loin de l'attention des indiscrets. Toutefois, les nuits blanches ou « all-nighthers » s'avèrent encore des outils de choix stratégiquement employés par ces disciples de l'art de la persuasion pour faire pencher les discussions en leur faveur.

« Traditionnellement, les négociations, qu'elles soient politiques ou syndicales, se tiennent pendant la journée », remarque Gilles Lacombe, un négociateur à la retraite. « Toutefois, lors de négociations importantes, il n'est pas rare de continuer les entretiens tard dans la nuit. C'est souvent à partir de ce moment que la véritable partie commence », poursuit-il.

Cette opinion est aussi partagée par un autre négociateur travaillant au sein du gouvernement fédéral. « La nuit est souvent l'un des meilleurs amis du négociateur », soutient-il. Le mélange de stress et de fatigue donne souvent aux équipes de négociations bien préparées et motivées l'opportunité de faire du progrès à la table des pourparlers. « À ce stade, lors de négociations nocturnes, c'est souvent plus une question d'endurance physique et mentale. Qui craquera le premier sous la pression ? », affirme le négociateur fédéral.

Historiquement, les négociations constitutionnelles entre les premiers ministres aux accords du lac Meech ou de Charlottetown ont duré jusqu'aux petites heures du matin. Qui ne se souvient pas de la célèbre « nuit des longs couteaux » lors de laquelle le Premier Ministre

Pierre Trudeau avait réveillé ses homologues provinciaux en plein milieu de la nuit afin de négocier ce qui allait devenir l'entente constitutionnelle de 1982 ? Cette ronde de négociations avait réussi à isoler le Québec.

Cependant, si les négociations ont lieu de nuit, c'est généralement pour des raisons circonstancielles plutôt qu'à des fins stratégiques. Le temps prévu pour les discussions s'étant épuisé, les parties à la table des négociations se retrouvent au pied du mur, avec peu ou pas de marge de manœuvre. Il ne reste comme seul recours que la poursuite des échanges pendant la nuit. « Négocier la nuit, c'est démontrer à l'autre partie que l'on veut venir à une entente le plus rapidement possible et que la porte des opportunités se referme tranquillement », soutient M. Lacombe.

Les négociations nocturnes relèvent d'un cachet particulier. Le café coule habituellement à flots lors de ces « all-nighthers » et les paquets de cigarettes sont rapidement épuisés. « Chacun a sa méthode particulière pour passer à travers ces longues nuits. Certains boucannent [fument], d'autres préfèrent les bonbons menthes ou même un Pepsi. J'ai même vu des négociateurs jouer une petite partie de cartes entre eux pour se relaxer entre deux rondes de négociations, ou même apporter leur chat », affirme le négociateur du gouvernement fédéral.

« C'est un mythe de croire que les négociations

sont toujours une guerre à couteaux tirés. La plupart du temps, nous connaissons très bien les négociateurs à l'opposé de la table et nous connaissons habituellement jusqu'où ils sont prêts à aller », admet M. Lacombe. Les deux négociateurs s'entendent aussi pour dire que les négociations nocturnes telles qu'elles sont décrites à la télévision ou au cinéma ne reflètent pas la réalité. « La série télévisée Scoop a tenté de donner une image « glamour » à ce que devrait être une ronde de négociations nocturnes. Les négociations allaient de conspiration en conspiration », affirme M. Lacombe. Ce dernier soutient qu'il est plutôt rare de se retrouver à une table de négociations où les dés sont pipés d'avance.

« Lorsqu'un bon négociateur remarque que les choses n'avancent plus au milieu de la nuit, il ferme habituellement son agenda pour reprendre le tout au matin après quelques heures de sommeil, admet M. Lacombe. Il vaut mieux retarder le processus plutôt que de faire une erreur coûteuse au moment crucial des négociations. »

Si la nuit demeure un milieu riche en opportunités pour les équipes de négociation, elle n'est certes pas l'environnement de prédilection pour les pourparlers importants. « On fait du neuf à cinq comme tout le monde », finit par admettre M. Lacombe.



Stéphane Lambert

D'un geste lent et calculé, il porta à sa bouche une longue cigarette. Il entrouvrit les lèvres et aspira suffisamment pour se déridier les joues. Son front s'étirait et ses yeux se gonflaient pour mieux saisir le vide qu'il contemplait. Ses cernes dessinaient des courbes régulières dont l'enveloppe se traçait dans la chair à mesure que les poumons s'alimentaient. Lorsqu'il mit fin au régime, le diamètre des narines avait atteint son paroxysme. Soudain, il lâcha son diaphragme. La décompression vint d'abord du thorax. Puis son larynx se durcit, ses vastes joues se gonflèrent et un petit orifice apparut sur ses larges lèvres repliées vers l'arrière. Le mécanisme donna naissance à une spirale logarithmique grisâtre. Sa signature disparaissait avec une célérité directement inverse à la croissance du rayon. Puis, le centre de la spirale accompagné de son disque d'accrétion se libéra vers la droite. Finalement, un cône fit son apparition.

Quand Koslav demanda ce qui allait servir de point de départ à la nouvelle classe sociale, Zagor le fixa un moment puis, timidement, avança la naissance d'une expédition indépendante. Son attitude remplie d'étonnement tandis qu'il grimait lui donna l'assurance nécessaire pour réfléchir à ce qu'il venait juste d'annoncer. Le café au décor aquatique était rempli de nuages de bruit et de fumée. La foule de gens singuliers se gavait des émissions familiales de la seule radio libre locale. Les murs à la personnalité verdâtre retransmettaient l'écho des conversations du bar. Les affiches, jaunies par les regards, se lassaient d'annoncer la même mesure : un spectacle de danse folklorique promis depuis des siècles et que le peuple allait pouvoir contempler ce soir même.

Dehors, il faisait nuit depuis peu. Le brouillard épais collait aux pavés et absorbait le faible éclairage des lampes à vapeur de sodium. La brise diffusait doucement ses dernières informations parvenues des banlieues environnantes. La ville était mal construite. Autour de la vieille ville, siège du Parlement et de sa république d'institutions, se sont articulés des activités commerciales à l'intérieur de faubourgs appelant de leur architecture le passé rugianois. Puis, peu à peu, on a planifié et conçu des poches sub-industrielles, des espaces ergonomiques, des placetas para-économiques et des climats auto-gérables. Le système de transports le plus achalandé restait de loin le tramway, bien qu'il n'arrosait que d'une seule voie la nouvelle ville, laquelle abritait le quart de la population.

Zagor n'était en Pannonie que depuis soixante jours. Il connaissait bien l'histoire de cet État pour l'avoir lue quelque part. Mais ce n'est qu'après avoir bien observé et discuté de la nature des choses, des choses qui poussent à agir, des actes de raison et de la politique de déraison, qu'il fut convaincu de la nécessité d'implanter une classe sociale. La tâche n'était pas facile, mais Zagor savait qu'il allait abandonner son contingent pour s'y atteler définitivement.

Monsieur Vjekrsnik Koslav, ancien gauchiste et nouveau porte-parole de l'extrême droite en Pannonie, était rédacteur en chef du nouvel hebdomadaire La Semaine romano-pannonienne, situé au premier étage de l'immeuble Smijesak.

La conversion des fonctionnaires de l'ancien régime socialiste en inconditionnels du nouveau était chose faite, mais Koslav, c'était

autre chose. L'homme était dodu, le dos humide, les cuisses fermes. En tant que journaliste et membre d'un parti d'opposition, il soutenait généralement la naissance de nouvelles expéditions en Pannonie. De son sourire articulé, et avec la complicité de sa langue, il créait des formes et des espaces de fumée dont il s'était précédemment approvisionné à l'aide de sa grosse cigarette. Il établit avoir participé dans sa jeunesse à la rédaction d'un journal indépendant. La conversation venait de s'ouvrir sur un ton honnête, franc et critique.

— La guerre en République de Pannonie a surpris et inquiété l'opinion publique mondiale par l'intensité de sa violence, par les souffrances de la population et les dégâts matériels. Les premières réactions aux images de notre tragédie ont présenté une simplification de la complexité de cette guerre, en la réduisant à un conflit ethnique. Dans des cas semblables, la communauté internationale lance des appels aux parties en conflit, préconisant la suspension des hostilités et la recherche d'une solution pacifique au problème. Le scénario a été le même en Pannonie. La majorité des institutions mondiales, des hommes politiques et autres personnages estimables, avec leurs appels imprégnés des idées de justice et de paix, n'ont fait que porter préjudice à l'attaqué car, en employant le syntagme « les deux parties en conflit », ils ont mis la Pannonie sur le même pied que son agresseur.

Zagor s'était déjà rendu compte de la situation en Pannonie. Les Pannoniens sont en guerre et cela il ne fallait pas l'oublier. Les Huns occupent le nord du pays depuis trois ans, ainsi qu'une poche subalterne à l'est où ils mènent des combats acharnés contre les Romains. Ceux-ci toutefois sont divisés en trois camps. L'un d'eux s'était rallié à la cause pannonienne et livrait une bataille sanglante aux Huns en Mézanie, au sud-ouest de la Pannonie. Le deuxième camp agressait le premier au nord, après que celui-ci avait signé un protocole d'entente avec la Pannonie. Mais la vraie raison de cette rébellion reposait sur une prétendue révision de la frontière avec les Kurts à l'est de la Testanie, où les Romains soutenaient avoir enterré leur empereur Odoacer. Le troisième camp, précédemment attaqué par les Huns de Germanie, combattait maintenant à leur côté contre les barbares germaniques, qui avaient soi-disant refusé d'apposer dans leur constitution une clause reconnaissant la spécificité culturelle des Romains. Mais la situation était nettement plus compliquée et cela Zagor le savait.

Zagor laissait parler son interlocuteur. L'homme se balançait sur sa chaise en utilisant tous les angles et directions. Il avait croisé les doigts en les posant à l'endroit de son estomac.

— Les Pannoniens sont en guerre et cela je ne l'oublie pas, sinon rien ne peut être entrepris.

Puis, en dépit des protestations de Zagor, il poursuivit son préambule :

— C'est le conflit de deux idées différentes : celle des Huns, qui depuis l'époque de l'occupation kurte ont œuvré à leur expansion ethno-territoriale et, de l'autre côté, l'idée de l'état pannonien qui aspire naturellement à la souveraineté de la Pannonie.

Koslav avait joint ses mains en appuyant fermement les paumes l'une contre l'autre. Il avait écarté les doigts et s'adonnait à une sorte de sport. Il faisait pivoter ses avant-bras sur l'articulation du coude gauche suivant un segment virtuel que Zagor s'amusait à prolonger du regard. Il passait par deux points fixes faciles à situer. L'un se positionnait sur l'une des nombreuses villosités de l'in-

testin grêle de Koslav et l'autre sur l'horloge murale. Il était cinq heures dix et Zagor avait faim. Il pensait saucisse. Une usine de la capitale avait commercialisé pour les fêtes une nouvelle marque de saucisson sec.

— Tout ce que je viens de dire montre que le but de l'agression des Huns n'est pas du tout de protéger les Huns de Pannonie. Cela n'est qu'un paravent pour imposer la domination des Huns dans certaines parties de la Pannonie, pour annexer des territoires pannoniens et créer le Grand Royaume des Huns. Cette fois-ci la politique huns donne suite au concept basé sur le sang et la terre en vue d'étendre son espace vital.

La saucisse qu'imaginait Zagor était ferme mais juiveuse, longue et équipée d'un diamètre qui lui donnait tout son sens. La firme avait pris soin de l'envelopper dans un boyau porcin tatoué en plusieurs endroits du cygne emblématique de la République de Pannonie.

Il était cinq heures et demie, le cendrier était plein. Il n'avait pas lâché son sourire du début. Tout le monde regardait maintenant le ciel se couvrir. Les strates de lumière provoquées par l'effet du store sur la fenêtre diminuaient d'intensité. L'éclairage se faisait de plus en plus pressant mais l'équipe décidait de quitter les lieux.

— Ce bref échange était plus que nécessaire, remercia poliment Zagor.

— Il ne me reste plus qu'à vous souhaiter bonne route... Mais n'oubliez pas que vous êtes ici en Pannonie.

— Il n'est pas dans notre intention de la perdre de vue.

— Des jeunes gens comme vous devraient savoir vivre normalement.

— Mais puisque c'est impossible.

— Ici tout est possible... Avant de partir, venez donc assister avec moi au service religieux, on ne sait jamais.

À l'intérieur, des dizaines de colonnes servaient de pilier à une immense voûte en béton qui de ses icônes imposait le respect. On avait du mal à distinguer clairement les représentations. L'horizon était lumineux. Les cierges et autres objets de lumière enflammaient la nef et assombrissaient la voûte. Le tronçon principal était surplombé de huit tableaux relatant les grandes croisades. Mais les couleurs s'étaient effacées et les formes endormies. Une partie du ciel était en rénovation et patientait au-dessus d'un échafaudage massif. On avait réfugié les travaux derrière une toile épaisse et colorée. Un cygne était blotti en son sein. Le regard de la foule n'échappait pas à sa stature orgueilleuse et son plumage abondant. Il comprenait l'effroi qui saisissait le cygne, lui écartait les ailes, lui tendait le cou et aiguisait son oeil. L'oeil explorait la pitié et le sacrifice. On ne pouvait pas oublier cet oeil. Il serait toujours présent. Il se confiait à chacun et s'adressait à tous. On apercevait ensuite la menace qui s'approchait du cygne. Le bassin du Diable parcourait des cercles. Ses courtes jambes bondissaient dans leur course. Des tridents tentaient de le transpercer et les flammes voulaient s'emparer de sa parure. La foule impuissante jetait son regard sur l'oeil et baissait les yeux.

La visibilité était bonne et une chaleur vive régnait dans les rangs. Lorsque le prêtre fit son apparition, ce fut comme un tremblement de terre. Toutes les jambes se déplièrent et la foule se mit à parler. Les mots s'envolaient en un faux-bourdon qui allait bientôt résonner entre les piliers.

— Gloire à Dieu qui est aux Cieux.

— Vive la Pannonie souveraine et démocratique.

— Reine de la Paix, défends notre Patrie Pannonienne.

L'heure poussait maintenant Zagor et son équipe

CRÉATION

Panni

Pannonia : Ancienne province romaine au sud du Danube et s'étendait sur la Hongrie, la Croatie, la Bosnie-Herzégovine. Ce territoire a été conquis par l'Empire romain par les Ostrogoths en 400.

à prendre la route. Seule une caravane, prête à céder sous la pression de ses occupants, desservait l'expédition. Zagor avait réussi à s'asseoir près de la fenêtre et juste au-dessus de l'essieu avant. Aux vibrations naturelles s'ajoutait l'amplitude des oscillations des amortisseurs arrière provoquées par l'état médiocre de la chaussée et la philosophie du conducteur Zagor avait des crampes d'estomac et la tête basse.

Ils gagnèrent les abords de la Pannonie. C'était un grand village et une petite ville par son organisation et son développement. Bien que large en superficie et contenant un grand volume de population, ses activités commerciales se déroulaient seulement le long de deux artères. L'une faisait honneur au Ministre des Affaires extérieures de la Prusse, qui avait le premier compris la vocation internationale de la Pannonie. L'autre se souvenait des tragiques événements de novembre 1991. Les rues affichaient une denture irrégulière dominée par des immeubles incisés à la couronne avariée. L'email, épuisé, s'effondrait. De nombreuses cavités apparaissaient le long des arcades où il ne restait que la pulpe des maisons autrefois implantées. On avait ainsi délogé les propriétaires possédant des racines huns. Rien de fonctionnel n'avait poussé depuis. Il faut dire que le cruel pilonnage de l'armée panslave avait destitué la ville de ses fonctions. Plus aucun feu de circulation n'était opérationnel et les panneaux de signalisation accueillaient désormais des slogans politiques. On avait condensé et réduit les frustrations collectives et individuelles en une lettre « I » qui recouvrait les restes d'urbanisation. Les « Insurgés » étaient une société secrète pannonienne formée au cours de l'année 1929 et qui canalisait les désirs d'émancipation du peuple pannonien. On dénonçait aussi d'une croix marchante l'idéologie ennemie. Apparaissant sur les ragoûts de briques et de ciment, elle scellait le tombeau de familles entières écrasées sous le poids de ses idées.

Rina, le chauffeur, lui faisait visiter les rues les unes après les autres. Il aimait raconter des anecdotes sur chacune des habitations. Chaque famille avait ainsi acquis une notoriété publique par l'ampleur de ses malheurs.

— Ici, on n'a jamais retrouvé les corps enfouis sous les décombres. La bombe est tombée dans le jardin, là... (il pointait l'endroit du doigt) puis les murs se sont écroulés, et le toit, et tout le reste. Il y avait trois enfants, le mari et sa femme.

— Pourquoi n'a-t-on jamais déblayé ?

— Qui le ferait, les voisins ? Ils ont assez de leurs propres réparations.

Rina l'emmenait de maison en maison. La plupart des habitants s'affairaient à reconstruire et rénover leur demeure. Ils manifestaient tous une certaine fierté lorsqu'ils étaient interrogés sur l'ampleur des dommages causés à leur propriété. Ainsi, l'un d'eux leur expliqua comment l'obus qui atterrit sur le garage avait libéré des centaines de projectiles et pourquoi les lois de la balistique les avaient tous conduits à venir heurter les fenêtres de sa maison.

— Moi, ils m'ont vraiment eu ces salauds. On peut même les apercevoir d'ici. Tenez, ils sont là, là-bas, à six cents mètres. Y doivent vivre sous notre nez.

Zagor cherchait avec empressement la ligne de front dans l'horizon pointé. Chaque jour, il avait tremblé à

monia

maine. La Pannonie était située au des parties de l'Autriche, la rzigovine et la Serbie actuelles. Le ire romain en l'an 9 AD et détruit

la fracture de cette terre et maintenant cela lui semblait tellement étrange de se trouver entre deux mondes, mais de ne pas en saisir la discontinuité. L'observation était reposante et gênait Zagor. Les arbres ignoraient tout de la cassure et apportaient le calme et la tranquillité au paysage. On pouvait imaginer le village voisin en remontant la fumée qui s'échappait doucement des cheminées tenues par les Huns.

— J'ai dû tout refaire. Je vous explique pas combien ça coûte. Et notre gouvernement dans tout ça, eux y dépensent à construire des statues, et des parcs, et des fontaines pour embellir la capitale. Et nous on peut crever. Eux y savent pas ce que c'est.

En chemin, Zagor aperçut le premier, au beau milieu de la route, un jeune barbu en pyjama qui titubait. Le pauvre homme était pieds nus et ressemblait à un vaisseau sanguin tellement on avait souillé sa tenue. Il préféra s'adresser à Rina, le chauffeur. Sa bouche était lip-pue et son nez aplati. Ses oreilles montaient la garde aux épaules. On avait l'impression qu'il était compressé derrière une vitre. Il annonça sans élégance le massacre qui avait eu lieu le matin dans le village suivant et que l'équipe s'apprêtait à éviter. Sitôt cela su, Rina mit son âme à l'œuvre.

Il y avait du sang partout. Des jambes étaient restées suspendues à la clôture. Le vent leur donnait encore vie. Des restes de ventres déversaient leur contenu et abreuyaient des rats trop obèses. Un corps reposait dans une brouette appuyée contre un mur. Il était nu et encore frais. Lorsqu'on le fit glisser sur un brancard, sa bouche se referma en renvoyant d'abord un escadron de mouches noires et deux testicules. L'évacuation des cadavres était impossible. L'équipe chargée du travail ne cessait de vomir près de la caravane. Ce n'était pas par manque d'expérience, car la tâche était, somme toute, banale après seize siècles de guerre, mais cette boucherie était sans doute la plus sévère que l'équipe ait connue. Les milices devaient être soûles. On s'efforçait de débayer les morceaux de corps, les organes et tissus humains à la pelle en poussant la matière vers des fosses creusées à chaque carrefour. Ensuite on nettoyait la bouillie de sang et les petites pièces avec de puissants jets d'eau. Seuls les corps des enfants étaient restés apparemment intacts. On les avait tous ficelés avec du barbelé, le ventre contre une longue poutre en bois sur la place centrale. On avait ensuite simplement étouffé les survivants. Seules quelques femmes avaient miraculeusement survécu au massacre. On avait pris grand soin de leur percer les yeux exactement à l'endroit de la pupille. Elles coyaient dans tous les sens. Le médecin de l'équipe avait du mal à maintenir l'une d'entre elles debout pour retirer le pénis qu'on avait enfoui au fond de ses entrailles. Rina n'eut seulement le temps de prévenir Zagor avant les premiers sifflements de balles qui marquèrent le retour des milices. Aucune victime ne se déclara et tous furent évacués.

C'était un de ces petits camps malpropres en préfabriqué situé en plein milieu d'un champ de boue cultivé par des jeeps militaires. Le camp était administré par une dizaine de civils indisciplinés qui ne connaissaient vraisemblablement rien à la gestion ni à l'organisation des affaires. Les opérations se déroulaient sur un terrain de cent mètres sur deux cents. On avait déposé de grands rouleaux de barbelé pour délimiter l'espace habitable. Un peloton de chiens anglais élancés était responsable

de la sécurité des détenus. Quatre miradors enveloppaient le volume de détention. Ils abritaient des stations de repos qui récompensaient les meilleurs employés du camp en offrant une vue généreuse sur les prisonniers.

Zagor avait été invité à se joindre à un groupe de quinze hommes dans une des huit baraques du campement. Vingt mètres cubes étaient circonscrits dans la pièce. Les surfaces étaient composées de planches de bois pressé que de vieilles charnières retenant ensemble. Le bois était de mauvaise qualité et rempli de nœuds. Le plancher était franchement humide et commençait à pourrir. Le bloc était faiblement éclairé par une ampoule suspendue au plafond. L'odeur des tapis d'excréments que les vagues de prisonniers avaient fait grossir se mélangeait au froid pour faire vomir ceux qui le pouvaient encore. La nuit avait regroupé les prisonniers au centre de la pièce. Un soldat était venu pisser sur le mur sud du bloc. Il récitait une fable cannibalesque dans laquelle les détenus étaient au menu. Les rots et autres spasmes audibles faisaient le tour du baraquement.

L'ouverture de la porte fut brusque. Le chien bondit à la gorge de l'un des prisonniers mais sa mâchoire ne put s'assouvir dans la chair. Il fut plutôt surpris de l'étrange étranglement qui le prit et mit fin subitement à son initiative. L'animal fut encore plus étonné du soubresaut qu'il dut accomplir de force vers l'arrière. Son maître choisit ce moment pour s'introduire.

Zagor voyait se rapprocher de son pied gauche une grosse botte droite de cuir noir. Il y avait des lacets partout. La botte était cirée et remontait jusqu'au genou pour se fondre avec une jambe en treillis plus vert à certains endroits que d'autres. Le treillis était souple et crotté. À l'horizon, Zagor apercevait une ceinture vaste et épaisse approvisionnée d'un revolver dans son étui. La ceinture offrait la possibilité de recevoir d'autres appareils grâce à ses anneaux de fer intégrés au cordage à intervalles réguliers. La ceinture était tendue et une bedaine militaire écrasait sa partie supérieure. Le ventre retenait Zagor par terre. Il jeta un rapide coup d'œil vers le haut du monument. Le Huns devait avoir dans les dix-neuf ans, le crâne musclé et la chair rose. Il avait bonne mine. Le gaillard descendait directement d'une affiche du Parti démocratique pannonien mais celui-ci était barbu, portait une casquette qui taisait ses problèmes capillaires et avait blindé son torse d'indications métalliques résolument à l'honneur des Huns. Une encombrante mitrailleuse requérait toute l'intelligence de sa main droite. Il clôtura sa brève parade d'un demi-tour sur lui-même qui le ramena à la porte. Une fausse blonde d'une rondeur copernicienne lui tendit une caisse de bouteilles de bière. La femme semblait de mauvais poil pour une histoire de repas mal cuisiné.

Le gardien distribua une bouteille de bière à chacun puis claqua la porte. La bière était importée mais fraîche. Soudain la porte cracha un décapsuleur qui ricocha sur la figure d'un Romain. Peu à peu la confiance regagna ces vieux os assis en cercle. On parlait maintenant d'un camp de transit. Mais Zagor connaissait bien les jeux et divertissements inventés par les propriétaires de l'auberge et qui faisait souvent l'infortune des voyageurs.

— Ils nous tueront jamais.

— On représente trop pour eux. Ils peuvent nous échanger cont' des armes ou des Huns. Mort, on vaut rien.

— Moi j'dis que ces porcs vont nous charcuter. J'leur ferai jamais confiance. J'ai été lâche de pas crever sur le champ.

Mais malgré l'importance que tout le monde

se donnait et la valeur commerciale qu'on voulait bien s'attribuer, la peur venait s'installer sur les épaules de chacun. Ce que Zagor craignait entre tout, c'était la torture. Le supplice physique que le bourreau faisait subir à la personne de son choix afin de sécuriser sa domination sur l'ordre des primates.

Zagor songeait à l'évolution de l'espèce. Ici, l'évolution avait distingué deux communautés de mammifères. Les uns s'appelaient prédateurs, doués d'intelligence et d'un langage articulé, ils étaient caractérisés par un cerveau volumineux, des mains préhensiles et la station verticale. Tous les autres se nommaient proies. Ils étaient doués d'un langage structuré et caractérisés par vingt-quatre vertèbres : sept cervicales, douze dorsales et cinq lombaires ; mobilisées et organisées selon un schéma horizontal.

L'alcool ne perdit pas de temps dans la veine porte. Aucun aliment n'avait parcouru le système digestif des internés depuis l'arrivée dans l'établissement. Zagor profitait de sa liberté pour prendre connaissance des éléments de sa nouvelle classe sociale lorsqu'un deus ex machina disloqua la porte. Le gardien, froissé par un rire persistant, brisa l'existence d'un Romain d'un viril coup de botte porté au maxillaire supérieur. Puis il se stationna à l'embouchure des flots issus de l'artère faciale du comédien. Il étala alors la nature de ses fonctions :

— Plus personne ne possède le droit de pisser... et ce jusqu'à nouvel ordre. Je veillerai moi-même à l'application de cette loi... faites-en votre diktat car les prochaines quarante-huit heures vont ronger votre membre.

Il gloussait de toute sa trachée. Il venait de jeter les bases de la Constitution du petit État de vingt mètres cubes dont il était le seul gouvernant. Zagor songeait évidemment à tenter le coup d'État mais il impliquait des pertes et personne ne voulait figurer au rang des victimes. Donc chacun se résignait à accepter la légalité du postulat.

Il se faisait tard et la Nation s'endormait. Il valait mieux mettre sous silence cette vésicule qui marquait son désaccord à la résignation sous l'occupation. Zagor ne dormit que quelques heures. Sa vessie était ronde, grosse et remplie de joie. Il régnait dans l'enceinte un silence de paix. Zagor observait ses frères pour s'apercevoir que plus personne n'était en mesure d'imaginer le temps qu'il faisait dehors. Chacun ne percevait plus que les soupirs des chiens se soulageant sur les fondations de l'habitat.

Le gouvernement avait changé d'exécutif mais l'idéologie persistait. En l'absence d'électorat, l'homme avait autorisé la liberté d'association et de réunion. Ainsi les détenus s'étaient mis doucement à échanger. On parlait du contrat social et de la solidarité. On discutait du droit au soulèvement populaire et de la relation d'appartenance à la même classe.

— Nous sommes tous frères.

— Je n'ai qu'un frère, rappelait Zagor. Il faut pas prendre des vessies pour des lanternes. Une classe sociale, voyez-vous, ça se prépare, ça se planifie. Ça possède son identité propre, élaborée et affichée dès sa naissance.

— Dans notre petite république, réclamait Zagor, cohabitent deux classes sociales distinctes. Leurs identités ont été mises sur pied dès le départ pour assurer l'équilibre du système qui repose en grande partie sur l'absence de mobilité entre classes sociales. Il y a ainsi une classe formée des individus dépossédés du droit de déverser et une classe des personnes exerçant librement leur évacuation. La disparition d'une des deux classes sociales entraîne automatiquement la chute de la

République. Il saurait donc y avoir une relation d'interdépendance entre les deux classes. Cette relation, que l'on peut appeler législation, assure le maintien de la République et la prééminence du droit en vigueur. Tant que chaque classe remplira sa fonction, la cohésion sociale sera assurée et l'état des choses se perpétuera. Si nous étions frères, mes chères vessies, unis par la même conscience de classe, l'émancipation ne se ferait pas attendre. Ce n'est que par l'accession à la domination de classe et, par suite, l'abolition de l'actuel mode d'évacuation que nous arriverons à supprimer l'antagonisme de classe et parviendrons à une société où la libre évacuation de tous est la condition de la libre évacuation de chacun.

Lorsque les quarante-huit heures expirèrent, les frontières s'ouvrirent sur un jour radieux. Le soleil faisait figure d'autorité dans le ciel. Aucun nuage n'était venu ébranler son régime. Les oiseaux buvaient et copulaient en souriant. Les chiens faisaient leur toilette et grattaient leur dernière puce. Même les brins d'herbe qui avaient su se tailler une place dans le lit de boue affichaient fièrement leur succès. Il faisait chaud. La tôle des voitures s'en plaignait. Les molécules d'eau contenues dans les fèces s'envolaient. Les prisonniers se déshabillaient sans faire trop de bruit. Leurs faits et gestes étaient surveillés et dictés. Ils commencèrent par enlever leur chaussures, leurs chaussettes puis leur pantalon. Ils arrachèrent leur chemise et firent glisser leur caleçon. Certains avaient le ventre rond et les seins mûrs. Leur peau était plutôt blanche et poilue avec des rougeurs aux articulations et sur le torse. Ils avaient les bras mous et la peau pendait aux fesses. Leur pénis était court mais gros et les deux petites testicules s'étouffaient dans la graisse des cuisses. Les autres se réfugiaient timidement derrière une ossature subtile. Leur peau craquait entre les barreaux de leur cage thoracique. Leurs jambes s'allongeaient jusqu'au plancher. Ils possédaient un membre nerveux surmonté d'un prépuce vieilli. On leur avait ligoté les poignets derrière le dos autour du poteau vertébral. On leur demandait maintenant de quitter le plancher. Zagor sortit le troisième. Il était agité. On opérait sans doute des réformes législatives et il se retrouvait dans une régence dont tout le monde ignorait le programme.

Les détenus encadrés par la junte politique avançaient doucement vers les limites géographiques du camp. Le barbelé était déposé à une dizaine de mètres de la baraque. Les autres baraquements étaient clos et Zagor se questionnait sur leur apparente stabilité. Les réformateurs les avaient alignés face à la clôture, les pieds joints, une bonne largeur d'épaules séparant les paires de fémurs. Zagor gigotait. Il était traversé de spasmes qui tor-daient sa charpente et lui serrait l'urètre. Le vent venait s'écraser sur la partie convexe de son dos et lui écartait les reins. On leur mouillait les pieds à l'aide de grandes bassines métalliques d'eau. Deux détenus initièrent alors un jet de pisse incontrôlé. L'alignement se resserra en leur absence. Après la détonation un cri aigu proclama avec force :

— Maintenant allez-y... Vous pisserez jusqu'à ce qu'on vous dise d'arrêter.

Les vessies se libérèrent. L'alignement ressemblait à une fontaine baroque à tuyaux multiples. Les jets perforaient le champ de leur puissance. Zagor tremblait de douleur. La décompression de sa vessie avait mobilisé tous ses muscles. Soudain un éclat violent le prolongea. Les survivants se souviennent encore d'une mise en demeure grave et résonnante :

— C'est fini... On arrête.



Théâtre des vampires

Louis-Philippe Corbeil-Girard

Montréal, à l'heure du crépuscule. Des ombres furtives déambulent dans la rue déserte. Silencieux, les vampires répondent à l'appel de la nuit. On en voit vraiment de plus en plus, de ces « créatures du soir ». Ce sont des hommes et des femmes qui jouent le rôle de vampires qui à leur tour se font passer pour des mortels. Telle est La Mascarade, tel est le jeu de grandeur nature auquel participe un bon nombre de Montréalais et Montréalaises.

Lorsque la compagnie White Wolf a mis Vampire: The Masquerade sur le marché des jeux de rôles, une véritable révolution s'est produite. Depuis longtemps les « rôlistes » cherchaient des jeux plus psychologiques où l'histoire surpasserait les règles. Ce nouveau style de jeu, pour bien les différencier des autres, White Wolf les nomme storytelling. Les joueurs y entrent dans la peau de vampires issus de la plus pure tradition des romans d'Anne Rice. Des êtres damnés évoluent dans un monde de misère appelé Gothic Punk, où le surnaturel côtoie le familier, où l'ancien côtoie le moderne. Des gargouilles et des monstres obligés, les personnages doivent boire le sang des mortels s'ils veulent préserver un semblant d'humanité. S'ils ne le font pas ils deviennent fous et commettent des crimes encore plus sanguinaires. Notons que le conteur et les acteurs coopèrent pour former ensemble ces histoires.

Un point particulier de Vampire, soit les séances d'improvisation, fut porté beaucoup plus loin avec la création de la série Mind's Eye Theater. Le nouveau jeu de cette série,

Masquerade, a enfin permis aux joueurs de mener une partie entière sans utiliser de dés, tout en étant costumés à l'occasion de ce véritable « live acting ». Dans The Masquerade, les règles n'ont pour but que d'éviter tout litige entre les participants : chaque personnage peut ainsi espérer atteindre ses ambitions sociales, ses passions et ses convoitises.

Ce jeu de grandeur nature est maintenant pratiqué par plusieurs groupes à Montréal : certains utilisent les règles officielles, d'autres les adaptent. Au crépuscule, les vampires quittent leurs cercueils pour se glisser dans le monde des mortels. Souvent traqués par les chasseurs de vampires, ils découvrent un monde qui n'est plus en noir et blanc. Il n'y a plus de « bons » et de « méchants », seulement des personnages écorchés par le destin ou l'éternité.

Le jeu a connu un tel succès que ses créateurs ont dû faire une seconde édition du livre des règles, cette fois-ci adaptée à des parties de plus de cent joueurs. À Montréal seulement, on dénombre déjà quatre ou cinq groupes indépendants, lesquels totalisent plus de cinq cents joueurs. Le Donjon, une boutique de jeux de simulations, prévoit lui aussi d'installer son propre jeu de grandeur nature. Certains groupes pensent même s'allier à ceux de New-York, de Toronto ou de Québec, afin d'unir les différentes villes par les liens du sang.

« Si t'embarkes vraiment dans ton rôle, c'est le fun de jouer un vampire, la nuit, surtout quand on se donne une nouvelle personnalité d'un personnage qu'on pourra jamais être », explique Caroline de Celles,

employée au magasin Le Valet de cœur. Ce qui fait le succès de Vampire, c'est qu'il permet aux « rôlistes » d'interpréter les ennemis des personnages que l'on retrouvait dans les jeux de rôles traditionnels, comme Donjon et Dragon. Au lieu de s'aventurer dans un monde idéal, les joueurs visitent plutôt un univers noir au sortir duquel la réalité n'est pas aussi mauvaise qu'elle en a l'air.

Curieusement, la pratique de ce jeu n'a pas suscité la désapprobation des groupes religieux mais elle a toutefois attiré l'attention des policiers. À la suite de quelques fausses alertes, l'utilisation de fusils à eau de couleurs vives est devenue obligatoire. On évite également les endroits où il serait facile d'effrayer inutilement « ceux et celles qui ne sont pas au courant ». Le livre des règles

officielles lui-même demande de demeurer le plus discret possible, une précaution qui se prête bien à l'esprit de La Mascarade. En effet, les vampires ne doivent jamais révéler leur identité aux mortels.

Ce n'est pas surprenant que de tels jeux soient à la mode. Ils permettent aux participants de s'identifier à des créatures dont l'état psychologique reflète une mode de « noircissement ». Il est fréquent de voir des gens se vêtir tout de noir. Cette attitude générale s'apparente bien au Gothic Punk.

Le succès de Vampire risque d'avoir un effet d'entraînement. À l'heure actuelle, d'autres jeux de rôles impliquant notamment des loups-garous sont en train de se structurer. Les nuits de Montréal ne seront plus jamais les mêmes... Car ils sont parmi nous !

Activités

Le Latin American Awareness Group tient une réunion aujourd'hui à 18:00 à l'édifice Shatner au local 107-108. Vous y êtes tous cordialement invités.

Le parti Libéral de McGill tiendra une rencontre jeudi le 16 octobre prochain à 16:00. Tous les intéressés peuvent se rendre à l'édifice Shatner au local B-09.

Le CLSC René-Cassin, est à la recherche de bénévoles possédant une voiture et voulant bien donner quelques heures de leur temps pour accompagner des personnes dans leurs achats de Noël. Pour une interview appeler au 488-9163, local 353.

Le Jewish Family Services est à la recherche de francophones, d'anglophones et de personnes parlant l'hébreux pouvant donner quelques heures de leur temps pour assister des écoliers dans leur apprentissage. Pour plus d'informations vous pouvez contacter Mme Linda Wexler au 342-0000, local 228.

Le McGill Alumni association présente un séminaire le 14 novembre prochain dont le thème de la soirée sera: How to Have a Baby. Le prix d'entrée sera de \$5.00 et le tout se déroulera au Martlet House situé au 3605 de la Montagne. Pour plus d'informations appelez au 398-5000.

Vous êtes invités à un Bazar ayant lieu tous les lundis de 10:00 à 16:00. Des dons de vêtements, de livres et de tout autres objets encore de bonnes conditions seraient aussi très appréciés. Les intéressés doivent se rendre au Esrskine and American United Church situé au coin de la rue Sherbrooke et de Crescent (l'entrée est au 3407 du Musée).

LA GARDE DE NUIT

Croyances et réalités

Jean-Sébastien Jetté

Depuis la nuit des temps, la période nocturne fascine, effraie et mystifie l'humanité. Malgré l'évolution des connaissances et des mentalités, plusieurs mythes et réalités accentuent le contraste entre ces deux cycles. Pour plusieurs oiseaux de nuit, les événements et les états d'âme sont différents de ceux vécus diurnement. C'est notamment le cas pour les médecins et spécialistes travaillant en milieu hospitalier étant affectés au « shift de nuit » dans les urgences des hôpitaux n'ayant pas été trop touchés par la réforme de la santé du ministre Rochon.

À plusieurs égards, la clientèle médicale serait quelque peu différente. Selon le Dr. Réal Barrette de l'Hôpital Notre-Dame, « les débuts de mois sont les pires, les plus difficiles ».

8

Pour des raisons évidentes, telle la réception des chèques d'assistance sociale fournissant une source de revenu applicable à l'achat d'alcool

ou de substances illicites. En fait, beaucoup plus de gens intoxiqués, soit par l'alcool ou par une drogue quelconque, sont traités aux urgences pendant la nuit. « Ils sont plus dépendants envers le personnel. »

Outre la présence plus accrue de ces cas-problèmes, le Dr. Barrette affirme que « l'atmosphère est généralement plus calme et détendue, entre autres parce que le personnel est réduit et qu'il est plus jeune, vu qu'on le désigne suivant l'ancienneté ».

Questionné sur le mythe de la pleine lune, où les accouchements et les meurtres seraient plus fréquents, il dit n'avoir rien remarqué de si spécial. « Malgré tout, les « vieilles » infirmières disent que oui ; l'expérience parle ! ». Notons que les études scientifiques à ce sujet n'ont détecté aucune preuve, mis à part la possibilité qu'à cette période certains individus aient les émotions à fleur de peau, pouvant les pousser à agir différemment ; créant l'apparence d'une quelconque influence lunaire.

Même son de cloche pour le Dr. Niko Mihic de l'Hôpital Saint-Luc. Celui-ci remarque aussi un nombre accru de cas

d'intoxications de toute sorte, en affirmant qu'il n'aborde pas ses patients et patientes différemment. Le Dr. Mihic trouve cependant la garde de nuit plus fatigante « surtout le premier jour, parce qu'il faut changer notre horaire pour s'accommoder ». Donc l'horloge biologique se stabilise et les nuits suivantes sont plus agréables.

Il note que la nuit la plus agitée qu'il a vécue était celle de la conquête de la Coupe Stanley par les Glorieux en 1992. « Avec les émeutes et beaucoup d'intoxications, ça a été une nuit difficile. Il y a eu bien plus de blessures et de problèmes à résoudre. On se rappelle bien de la fin de saison des Canadiens ! ».

Les transformations apportées au système de la santé ne pourront jamais changer l'attitude des gens face au phénomène nocturne dans les urgences de la province. Il y aura toujours plus de cas-problèmes accompagnés de croyances et de patients bizarres. Néanmoins, la nuit a toujours fait rêver et demain n'est pas la veille d'un changement de cette tendance.



La vie colorée d'une nuit noire

DU STONEWALL AU K.O.X.

Loïc Bernard

Duh la ! C'est intense ici ! » dit Martin en rentrant au Track un samedi soir à deux heures du matin, un bar strictement réservé aux hommes gais où la moyenne d'âge est de 30 à 35 ans. Vestes en cuir noir, casquettes de commandant et pointes de fer sont à l'ordre du jour. 15 mètres plus loin au K.O.X, les torsos nus, en sueur des rythmes effrénés du « techno-house-rave », se conforment à une foule mixte, dans les deux sens du terme. La communauté gaie à Montréal jouit d'un nombre important de bars et de boîtes de nuit qui leur sont consacrés afin qu'ils et elles puissent s'épanouir en toute liberté. « Malheureusement la scène gaie et lesbienne n'est pas très diversifiée à Montréal », estime Chris Carter, responsable politique du LBGTM (Lesbiennes, bi-sexuel-les, gaies et transsexuel-les de McGill).

Tout a commencé en 1969 dans un bar de New York, le Stonewall. La communauté gaie à cette époque se rassemblait dans l'ombre. Ces lieux n'étaient pas formellement consacrés aux rencontres homosexuelles et étaient l'objet de forte discrimination de la part des autorités. En cette nuit de 69, la clientèle homosexuelle du Stonewall fut victime d'une descente policière dont la brutalité fait réagir la foule et provoque une émeute qui durera plus de neuf jours, à coups de pierres et de bouteilles. L'impact de cet événement permettra à la communauté de sortir de l'ombre pour enfin s'affirmer.

À Montréal l'établissement légal de bars gais est devenu une nécessité pour cette communauté grandissante. « Il y a un certain besoin pour la communauté gaie et lesbienne d'avoir ses propres lieux de rencontre où tout le monde peut s'exprimer sans être intimidé par le reste des gens », dit un étudiant de McGill s'identifiant sous le nom de Maxime.

C'est essentiellement dans les années 70 que le mouvement gai a pris de l'ampleur et a réussi à s'imposer comme entité sociale en Amérique du Nord. Les homosexuel-les sont tout de même toujours victimes de discriminations. Le passage de la Loi Omnibus en 1971 sous M. Pierre Trudeau, rendant illégale la discrimination vis-à-vis des homosexuel-les au Canada, a tout de même permis à cette communauté d'être reconnue et d'avoir des droits comme toute autre minorité.

toute autre minorité.

À Montréal, c'est dans les rues Crescent et Stanley que l'on retrouve les premiers bars de gais et lesbiennes au début des années 70. Mais les hôtels et commerces avoisinants font pression lors des jeux olympiques de 76 pour que la ville soit nettoyée de ces établissements. Fatigués des descentes policières, ces bars ferment et décident de s'établir au quartier centre-sud, dont les premiers sont le Max, le Priape et la Boîte en haut. Ce nouveau pôle d'attraction pour la communauté gaie et lesbienne s'est agrandi et est aujourd'hui connu sous le nom du Village.

Les sorties au Village sont de plus en plus populaires, attirant aussi bien les homosexuel-les que les hétérosexuel-les. Il est difficile pour les gais et lesbiennes « de se retrouver dans cette société et de s'identifier comme différents », explique Douglas Currathers, client du Sky, un bar essentiellement réservé à une clientèle masculine. Celui-ci rajoute que « ces bars permettent

aux homosexuel-les de trouver un esprit de corps qu'ils et elles ne pourront pas retrouver ailleurs. On retrouve ici un certain sens de communauté et une opportunité de rencontrer des gens qui partagent et célèbrent la même expérience sexuelle que vous sans avoir besoin de l'expliquer, ce qui est très important pour nous. »

Demeurant une manière pour la communauté homosexuelle de rencontrer des gens et de possibles futurs partenaires, des bars comme le K.O.X. et le Playground attirent aussi un grand nombre d'hétérosexuel-les. Ces derniers et dernières viennent uniquement se défouler en toute liberté sans avoir à jouer « au plus beau et au plus fort », un petit jeu que l'on retrouve souvent dans les bars hétéro-

sexuels où femmes et hommes s'amuse au chat et à la souris. « C'est aussi un moyen pour les femmes de ne pas se faire draguer et cela leur donne ainsi un sens de

sa part que ce phénomène vient du fait que « la musique dans les bars pour homosexuel-les est meilleure que dans les bars « straits » ; ils accueillent les meilleurs D.J. en ville et d'ailleurs ont une meilleure réputation au niveau de la qualité du « party ». Les bars gais sont plus sophistiqués ». Pour sa part, Chris Carter estime que l'on manque un peu de variété dans les bars de la communauté homosexuelle. « Toutes les boîtes de nuit du Village ne jouent que du « dance-music » et il n'y a rien pour ceux qui veulent entendre et danser sur autre chose. Seul le Sky ne se limite pas au « dance ». Les femmes, pour leur part, n'ont vraiment que Sisters qui se consacrent aux lesbiennes seulement. Il n'y a pas un assez grand choix pour la communauté gaie à Montréal », conclut-il.

« Malheureusement, la scène gaie est devenue un moyen de survivre pour celle-ci plutôt qu'un moyen de vivre », soutient Maxime. La communauté homosexuelle semble limitée à socialiser dans ses bars, leur seul refuge face à la discrimination générale. À l'extérieur du Village, la société n'a jamais eu l'ouverture d'esprit pour accepter le phénomène homosexuel. « Les jeunes personnes gaies ont tendance à vouloir se suicider ou se lancer dans la drogue ou encore s'enfuir de par leur difficulté à vivre dans une société qui ne les accepte pas entièrement. Il y a aussi un gros problème de drogues qui a forcé l'ouverture d'une police à côté du métro Beaudry, au cœur du Village », admet Maxime. Ce poste, le 33A, n'est cependant ouvert que du jeudi au dimanche de 18h à minuit. Sa seule présence ne permet pas uniquement de résoudre le problème de drogues mais aussi la violence encore présente due aux conflits entre les homosexuel-les et les hétéros du coin. « Le Village n'est pas très sécuritaire pour les gais. Il faut qu'ils se promènent en groupe pour éviter de se faire tabasser ou harceler. C'est en fait pareil à ce que les femmes hétérosexuelles subissent tous les jours à Montréal », affirme Maxime.

La communauté des gais et lesbiennes de Montréal se retrouve le soir coincée dans son Village si elle veut en fait pouvoir retrouver les siens sans craindre de se faire rejeter. L'ambiance est parfois chaude, mais l'expérience ne pourra être déplaisante que si l'on ne s'attend pas au pire.



sécurité », explique Chris Carter.

Douglas Currather explique pour

LE RESTAURANT ARAHOVA

Creux de minuit

Marc Antoine Godin

Les restaurants ouverts la nuit ne sont pas légion dans la métropole montréalaise. On en dénombre une dizaine, tout au plus... et il s'agit presque exclusivement de « stands à patate ». Pour éviter de resservir la recette mille fois rabâchée du Lux, le dépanneur Couche-Tard des gens branchés, pourquoi ne pas présenter le restaurant que plusieurs considèrent comme la Mecque du souvlaki à Montréal, le très chic Arahova.

Le restaurant Arahova (prononcez comme si vous aviez quelque chose de « haud » dans la bouche) se veut le rendez-vous par excellence des amateurs de pita doner et de brochettes. « Pas un autre restaurant grec ! » Eh bien, prenez votre mal en patience car bon nombre de restaurants de Montréal, toutes cuisines confondues, sont détenus par des propriétaires d'origine grecque.

Il reste que ce restaurant-ci, en plus d'avoir l'avantage d'être ouvert jusqu'à cinq heures du ma-

tin les vendredis et samedis soirs, a le mérite d'avoir la plus grande collection de photographies de paysages helléniques de tout le grand Montréal. Bien sûr, Arahova ne révolutionne rien en matière d'apparence extérieure. On offre la traditionnelle brique blanche sertie

doit être un choix impératif. Une viande cuite à point, qui fond dans la bouche, arrosée d'une sauce tzatziki abondante et pas trop forte en ail et en brûlures d'estomac. La tradition veut que l'on ôte d'abord le surplus de sauce tzatziki et qu'on le mette dans l'assiette à pain. Après

quelques bouchées, quand toute trace de tzatziki a disparu, on retient joyeusement la partie restante. Ça permet d'obtenir une saveur uniforme et de préserver une certaine élégance à table.

Demandez des frites en supplément, taquez la serveuse en lui demandant si elle

n'oublie pas d'arroser les plantes suspendues au-dessus de vous, et vous pourrez repartir, naviguant dans les eaux lourdes du bonheur. Traversez la rue si le cœur vous en dit pour faire votre provision à la Maison du bagel (ouvert 24h) et vous ne regretterez pas d'avoir quitté votre bar préféré au profit d'un ventre plein.

Le restaurant Arahova est situé au 256 St-Viateur Ouest, près de l'Avenue du Parc.

MONTREAL'S NO. 1 SOUVLAKI

STOP

L'ARRÊT

N° 1 DU SOUVLAKI À MONTRÉAL

Ouvert Vendredi & Samedi jusqu'à 5h00 • Open Friday & Saturday till 5 00 am

de bandes bleues, à l'image de tout bon restaurant grec qui se respecte. Des drapeaux de Arahova lui-même (qui, soit dit en passant, ressemble davantage à un sbire syrien qu'à Demis Roussos) flottent dans l'air parfumé du Mile-End, où « l'arrêt n°1 du souvlaki à Montréal » va chercher la majorité de sa clientèle.

Un service honnête, parfois en français, offre un menu varié. Inutile de le consulter, car le souvlaki pita



Patrouille de nuit

Marie-Louise Gariépy

Minuit. C'est l'heure de la relève au poste 15. Une voiture de police démarre pour répondre à un premier appel. Un souteneur menace d'assassiner une prostituée ? Un trafiquant de drogue opère dans le secteur ? Une bande de jeunes voyous s'attaque à un clochard ? La journaliste a sans doute vu trop de films. Il ne s'agit que d'une entrée par infraction... dans un garage !

Les agents Marie-Josée Lépine et Yves Chapdeleine, que j'accompagne jusqu'à l'aube, m'expliquent que la majorité des appels de nuit sont causés par des entrées par infraction dans des commerces. Les cas de conflits familiaux viennent en second. Les plaintes pour tapage nocturne, surtout en fin de semaine, sont aussi très fréquentes. Mais cette frileuse nuit de novembre est bien tranquille et les deux patrouilleurs se contentent surtout de circuler dans les rues, observant les va-et-vient des quelques noctambules.

On fait escale au Dunkin Donut (eh ! oui), question de faire le plein de café. On bavarde. Un sujet s'impose au lendemain de l'annonce de coupures importantes dans le service de police de la CUM. « Il y a de moins en moins de personnel. Il y a cinq ans, il y avait six duos de patrouilleurs la nuit ; cette nuit, on est trois duos » souligne l'agent Chapdeleine. « Trois duos pour 100 000 de population, c'est pas beaucoup. La majorité des crimes au Québec, ça se passe à Montréal », renchérit l'agent Lépine. Bien qu'ils comprennent le besoin de faire des coupures, les deux agents craignent que la charge de travail qu'on leur demande en retour ne devienne trop grande.

Notre discussion est interrompue. Une voiture de patrouille appelle du renfort. On arrive sur les lieux. L'individu poursuivi s'est volatilisé.

« Il était ici. Il a dû rentrer par là », explique l'agent qui a commencé la poursuite.

Il m'explique que cet homme rodait autour d'un véhicule et que son comportement est devenu bizarre lorsqu'il a vu la police. L'agent a donc décidé d'enquêter mais l'individu lui a faussé compagnie.

Une autre patrouille arrive sur les lieux, mais on vient de découvrir que l'individu s'est en fait réfugié chez lui. Le lieutenant conclut qu'il n'y pas de raison suffisante pour l'interpeller. Tout le monde est d'accord et les trois voitures de police reprennent la route.

Dans la police, les nuits se suivent mais ne se ressemblent pas. On profite de la monotonie de celle-ci pour m'en

conter de plus agitées : « J'arrive sur les lieux et il y a deux jeunes enfants (3-4 ans) et un homme qui gueule dehors. Il y a une femme à la fenêtre. Le gars est soulé et on voit que les enfants sont sales. Ils ne sont même pas couchés à onze heures du soir », raconte Yves Chapdeleine. La femme c'est la mère des enfants, l'homme le père.

Pendant que la dispute se poursuit entre les parents, Yves Chapdeleine discute avec une des enfants. « Elle m'explique que son père se fâchait beaucoup, qu'aujourd'hui il avait cassé le miroir, puis que la dernière fois qu'elle avait mangé, c'était ce matin. » L'agent décide donc d'arrêter l'homme pour trouble à la paix, dans l'intention de diriger les enfants vers un centre.

L'agent Chapdeleine a revu l'individu lors de son procès. Celui-ci l'a chaudement remercié. Son arrestation lui avait fait comprendre qu'il devait régler son problème d'alcoolisme, surtout s'il voulait continuer à voir ses enfants. « L'argent du bien-être qu'il avait, c'était juste pour boire. Dans ces cas-là, tu sens que t'as réglé quelque chose », souligne l'agent Chapdeleine visiblement heureux de son intervention.

Pour sa part, Marie-Josée Lépine

garde en mémoire une nuit du temps des fêtes. Elle avait pour partenaire un policier d'expérience et ils circulaient tranquillement sur la rue Sherbrooke. « À un moment donné, je me rends compte qu'il y a un taxi qui va nous rentrer dedans. Comme de fait, on fait un face-à-face. Quatre gars sortent du taxi et je vois le chauffeur avec une corde dans les mains. »

Ils avaient tenté d'étrangler le chauffeur. Après s'être assurée que ce dernier n'était plus en danger, elle s'apprête à courir après les suspects. Mais son partenaire la rappelle à l'ordre : ils feront leur poursuite en voiture. Il coince entre deux voitures un homme, mais il s'agit d'un gardien de sécurité qui n'a rien à voir dans l'histoire. « On a fouillé et on a trouvé un gars caché entre deux vanes. On en a pogné un autre qui se tenait couché en dessous d'une vanne », conclut-elle. Elle garde surtout en mémoire le calme et le professionnalisme de son partenaire.

Ensuite, l'agent Chapdeleine décide de me faire visiter un endroit où il a vécu une

expérience particulièrement éprouvante. On se retrouve devant une porte de garage et il me mime l'incident. Un soir, Yves Chapdeleine et sa partenaire de l'époque reçoivent un appel pour une entrée en infraction dans ce garage. « Je regarde par la vitre et je vois deux gars qui vont se cacher en avant d'une auto. On rentre puis je m'en vais vers l'auto et dis "OK ! les gars, vous êtes faits. Police ! sortez d'là !" Il y en a un qui dit à l'autre : "Allez ! sors-le ton morceau !" À ce moment-là, nous on se protège plus. On attend les autres voitures qui s'en viennent. Quand un autre policier arrive, le gars qui a parlé se lève. Je le saisis par le bras et le donne aux deux autres policiers. »

Alors qu'il croit que ses collègues maîtrisent

témoignage de l'enquêteur de police qui le jugeait pourtant dangereux.

Les deux agents sont indignés du peu de cas qu'on a fait des blessures infligées au policier lors de ce procès. Yves Chapdeleine se demande : « Pourquoi j'irais risquer ma vie ? » Leur métier les amène d'ailleurs à remettre en question le système judiciaire. « Le système judiciaire a lui aussi besoin d'une réforme. Ils veulent offrir une nouvelle police, mais il devrait penser à ce qui vient après la police (i.e. le système judiciaire) », souligne Marie-Josée Lépine.

Ils m'expliquent que les criminels connaissent bien le système judiciaire, en profitent et qu'en bout de ligne ce sont les honnêtes gens qui payent les frais juridiques. Ils pensent que les

gros récidivistes ne devraient pas avoir accès à l'aide juridique. Pour comprendre leur frustration, ils me conseillent de passer une journée au Palais de Justice.

Puis, subtilement, je risque LA question :

« Et vos relations avec les communautés culturelles ? »

— Je te la laisse celle-là, Yves ?

L'agent Chapdeleine soupire. Devant l'inévitable question, il m'explique que selon lui, un individu qui n'a rien à se reprocher devant la loi, qu'il soit blanc, noir, chinois,

pakistanaï ou autre, collaborera normalement avec les policiers. Mais il est outré de voir qu'une personne d'origine ethnique appréhendée pour ses activités criminelles accuse automatiquement les policiers et policières d'être racistes.

— Mais quand même, Marcellus François, c'était une erreur grave...

— Si je te braque avec un revolver, qu'est-ce que tu fais ? répond l'agent Chapdeleine.

— Euh... je lève les bras.

— Eh bien, lui il s'est penché.

L'agent Lépine insiste sur le fait que la sécurité du policier aussi comptait et que, même si les médias n'en ont pas fait mention, Marcellus François avait un lourd passé criminel et que le soir où il a été tué il commettait des crimes.

Pour bien terminer la nuit, ma patrouille fera le malheur d'une femme qui s'était risquée à reculer dans un sens unique. « Qu'est-ce qu'on lui donne ? » Une contravention bien sûr, mais la moins chère tout de même : 40\$.

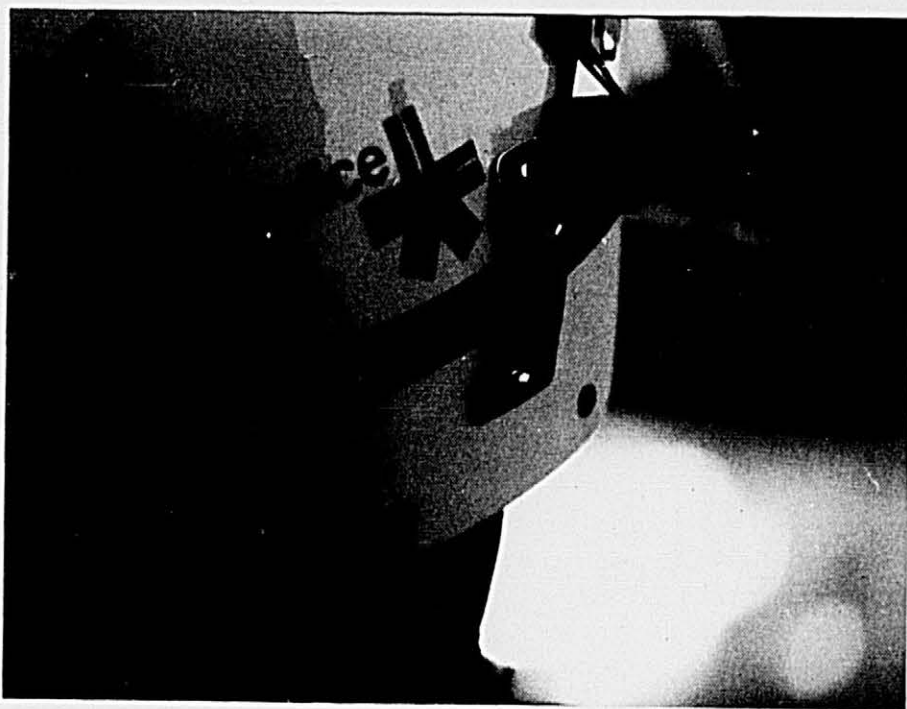


Photo: David Ryther

l'individu, Yves Chapdeleine s'occupe de l'autre type qui est accroupi derrière la voiture. Il s'apprête à le menotter lorsqu'il entend sa partenaire « lâcher un cri de mort ». Il laisse tomber son prévenu et court rejoindre ses collègues. « Quand j'arrive en avant de la porte je vois le gars qui frappe la tête du policier avec une lampe de poche. J'essaie de le maîtriser et une bataille s'engage. » Ils parviennent à arrêter l'individu, mais le policier a gardé des séquelles des blessures dues aux coups de lampe de poche.

« À la cour de la jeunesse — l'individu avait 17 ans — le juge a demandé que le policier blessé ne vienne pas témoigner pour que ce ne soit pas un spectacle, car le policier avait des bandages », soutient l'agent Chapdeleine. Le juge devait déterminer si on incarcérerait ou pas l'adolescent avant son procès. Mais selon l'agent Chapdeleine : « Le juge dans sa façon de parler laissait sous-entendre que c'était normal qu'un policier se fasse frapper. » Il a finalement libéré l'adolescent jusqu'à son procès malgré le

ANNONCES CLASSÉES

Les annonces peuvent être placées par l'intermédiaire du bureau d'affaires du daily, local B-07 du Centre universitaire, avant 14h00, deux jours avant la publication. Les bureaux sont ouverts de 9h00 à 17h00 du lundi au vendredi. **Étudiant-es et employé-es de McGill** (avec carte): \$4.55 par jour, \$4.00 par jour pour 3 jours consécutifs et plus. **Grand Public**: \$5.70 par jour, \$4.25 par jour pour 3 jours consécutifs et plus. Des frais supplémentaires peuvent survenir. Les prix n'incluent pas les taxes de vente (TPS 7% et TVQ 6.5%). Pour de plus amples informations, venez en personne à notre bureau ou appelez au 398-6790. VOUS NE POUVEZ PAS PLACER VOTRE ANNONCE PAR TÉLÉPHONE. **VEUILLEZ VÉRIFIER VOTRE ANNONCE LORSQU'ELLE PARAITRA DANS LE JOURNAL.** Le Daily ne se tient pas responsable des erreurs ou des conséquences que pourraient entraîner ces erreurs. À votre demande, nous réimprimerons votre annonce si cette dernière était incorrecte par notre faute. Le Daily se réserve le droit de ne pas imprimer certaines annonces.

1-LOGEMENT

Going Away for Christmas?
How about subletting me your apartment to host my family from Europe. I am a clean, responsible mature student. Phone 279-8724.

Looking for a better place to live? Sunny bedroom in a 7 1/2 in Outremont (Querbes & Bernard). Close to transportation, cheap ethnic food. Non-smoker preferred. \$300/month. Everything included. Tel 279-0768.

2-DÉMÉNAGEMENT/ENTRPOSAGE

Moving/Storage. Closed van or truck local & long distance. Ott-Tor-Van-NY-Fla-7 days, 24 hours, low rates. Steve 735-8148.

3-AIDE DEMANDÉE

Models, actors, extras. Opportunities for all ages and sizes. Fashion, TV, print, film. 633-8605.

Quebec Franchise magazine looking for graduate able to translate general business text from French to English, on contract basis. Call 287-9827.

Jeunes entrepreneurs(euses) recherchés(e)s. Experience en affaires, gestion, vente ou enseignement préféré. Multilingue un atout. Rick Blatter M.Sc. 625-1352.

5-TRAITEMENT DE TEXTE/MISE EN PAGE

Success to all students. WordPerfect 5.1. Term papers, resumés, applications, transcription of micro-cassettes. Editing of grammar. 27 yrs. experience. \$1.75/D.S.P. 7 days/week. Campus / Peel / Sherbrooke. Paulette / Roxanne 288-9638/288-0016.

McGill College/Sherbrooke quality word processing of term papers, theses, resumés, bilingual. Also diskette laser printing at 600 dpi. Ginette 848-0423.

Professional wordprocessing. \$1.50/page. Same-day service, downtown, editing, laser. For all your wordprocessing needs: academic papers, CV, graphic, etc. M-F 1:00am-6pm. Wendy 499-0140.

A good service: CV, term papers, translation English to French, word-perfect 5.1. 25 yrs. experience. Atwater/de Maisonneuve. 932-9035. 7 days a week.

6-SERVICES OFFERTS

Experienced editor/proofreader/ writer/tutor. Help with your student papers, theses, manuscripts, resumés translation Spanish/French/English. Call Marian 765-9804 7 Days/week

Pet Care:

Looking for someone to feed and care for your pet over the holidays? Call Jo-anne 524-1689.

9-RECHERCHÉ POUR ACHAT

Sound too good to be true. Make money while going to class. We pay for your lecture notes! Call 936-6466

La clinique d'information juridique On est là pour vous!

Saviez-vous que en tant qu'étudiant(e) francophone à l'Université McGill, vous avez des droits spécifiques reliés à l'utilisation du français?

Par exemple:

- Chaque étudiant a le droit de rédiger ses dissertations, examens et thèses en français.
- Chaque étudiant accusé d'une infraction à la discipline a le droit de se défendre en français.

Pour plus d'informations et pour toute question juridique, n'hésitez pas à venir nous rencontrer.

Pavillon Shatner

lundi-vendredi, 10h-17h

398-6792



THE MCGILL DAILY Classifieds

3480 McTavish, Room B-07, Montréal, PQ H3A 1X9 • TEL: (514) 398-6790 • FAX: (514) 398-8318

PUBLICATION DATES
Circle the dates when you want your ad to appear. The Daily will only publish on the dates in bold:

September 1995

S M T W T F S

1 2 3 4 5 6 7 8 9 10 11 12 13 14 15 16 17 18 19 20 21 22 23 24 25 26 27 28 29 30

October 1995

S M T W T F S

1 2 3 4 5 6 7 8 9 10 11 12 13 14 15 16 17 18 19 20 21 22 23 24 25 26 27 28 29 30 31

November 1995

S M T W T F S

1 2 3 4 5 6 7 8 9 10 11 12 13 14 15 16 17 18 19 20 21 22 23 24 25 26 27 28 29 30

December 1995

S M T W T F S

1 2 3 4 5 6 7 8 9 10 11 12 13 14 15 16 17 18 19 20 21 22 23 24 25 26 27 28 29 30 31

January 1996

S M T W T F S

1 2 3 4 5 6 7 8 9 10 11 12 13 14 15 16 17 18 19 20 21 22 23 24 25 26 27 28 29 30 31

February 1996

S M T W T F S

1 2 3 4 5 6 7 8 9 10 11 12 13 14 15 16 17 18 19 20 21 22 23 24 25 26 27 28 29

March 1996

S M T W T F S

1 2 3 4 5 6 7 8 9 10 11 12 13 14 15 16 17 18 19 20 21 22 23 24 25 26 27 28 29 30 31

April 1996

S M T W T F S

1 2 3 4 5 6 7 8 9 10 11 12 13 14 15 16 17 18 19 20 21 22 23 24 25 26 27 28 29 30

May 1996

S M T W T F S

1 2 3 4 5 6 7 8 9 10 11 12 13 14 15 16 17 18 19 20 21 22 23 24 25 26 27 28 29 30 31

June 1996

S M T W T F S

1 2 3 4 5 6 7 8 9 10 11 12 13 14 15 16 17 18 19 20 21 22 23 24 25 26 27 28 29 30

July 1996

S M T W T F S

1 2 3 4 5 6 7 8 9 10 11 12 13 14 15 16 17 18 19 20 21 22 23 24 25 26 27 28 29 30 31

August 1996

S M T W T F S

1 2 3 4 5 6 7 8 9 10 11 12 13 14 15 16 17 18 19 20 21 22 23 24 25 26 27 28 29 30 31

September 1996

S M T W T F S

1 2 3 4 5 6 7 8 9 10 11 12 13 14 15 16 17 18 19 20 21 22 23 24 25 26 27 28 29 30

October 1996

S M T W T F S

1 2 3 4 5 6 7 8 9 10 11 12 13 14 15 16 17 18 19 20 21 22 23 24 25 26 27 28 29 30 31

November 1996

S M T W T F S

1 2 3 4 5 6 7 8 9 10 11 12 13 14 15 16 17 18 19 20 21 22 23 24 25 26 27 28 29 30

December 1996

S M T W T F S

1 2 3 4 5 6 7 8 9 10 11 12 13 14 15 16 17 18 19 20 21 22 23 24 25 26 27 28 29 30 31

January 1997

S M T W T F S

1 2 3 4 5 6 7 8 9 10 11 12 13 14 15 16 17 18 19 20 21 22 23 24 25 26 27 28 29

February 1997

S M T W T F S

1 2 3 4 5 6 7 8 9 10 11 12 13 14 15 16 17 18 19 20 21 22 23 24 25 26 27 28 29

March 1997

S M T W T F S

1 2 3 4 5 6 7 8 9 10 11 12 13 14 15 16 17 18 19 20 21 22 23 24 25 26 27 28 29

April 1997

S M T W T F S

1 2 3 4 5 6 7 8 9 10 11 12 13 14 15 16 17 18 19 20 21 22 23 24 25 26 27 28 29 30

May 1997

S M T W T F S

1 2 3 4 5 6 7 8 9 10 11 12 13 14 15 16 17 18 19 20 21 22 23 24 25 26 27 28 29 30

June 1997

S M T W T F S

1 2 3 4 5 6 7 8 9 10 11 12 13 14 15 16 17 18 19 20 21 22 23 24 25 26 27 28 29 30

July 1997

S M T W T F S

1 2 3 4 5 6 7 8 9 10 11 12 13 14 15 16 17 18 19 20 21 22 23 24 25 26 27 28 29 30

August 1997

S M T W T F S

1 2 3 4 5 6 7 8 9 10 11 12 13 14 15 16 17 18 19 20 21 22 23 24 25 26 27 28 29 30

September 1997

S M T W T F S

1 2 3 4 5 6 7 8 9 10 11 12 13 14 15 16 17 18 19 20 21 22 23 24 25 26 27 28 29 30

October 1997

S M T W T F S

1 2 3 4 5 6 7 8 9 10 11 12 13 14 15 16 17 18 19 20 21 22 23 24 25 26 27 28 29 30

November 1997

S M T W T F S

1 2 3 4 5 6 7 8 9 10 11 12 13 14 15 16 17 18 19 20 21 22 23 24 25 26 27 28 29 30

CIRCLE A HEADING

GENERAL INFORMATION

All prices include taxes. Extra charges are for setup only.

McGill Students/Staff (with valid ID): \$4.55 per day, 3 or more days, \$4.00 per day

General Public: \$5.70 per day, 3 or more days, \$4.85 per day

There is a 150 character limit on ads. There will be a total charge of \$3.40 for any characters over the limit.

Ads may be placed in person or by mail and must be accompanied by a cheque or money order for the full amount of the ad. We cannot accept advertising by phone.

The Daily must be informed of any errors within two days of publication. The Daily's liability is limited to the cost of the ad. There are no cash refunds for cancelled ads. A credit will be applied towards future ads. Please keep your copy of this form as a receipt and for verification. Deadline for ads is 2 p.m., two working days before publication.

METHOD OF PAYMENT: CASH ☐ CHEQUE (MIN. \$20) ☐

TOTAL PER INSERTION: _____

X NO. OF INSERTIONS: _____

SUBTOTAL: _____

EXTRA CHARACTER CHARGE: _____

AD HIGHLIGHT CHARGE: _____

SUBTOTAL: _____

TOTAL (TAXES INCLUDED): _____

GST# 101246437 PST# 1006390583T0001MKG

Name: _____

McGill ID # _____

Address: _____

City: _____

Postal Code: _____

Phone: _____

Prov.: _____

THE MCGILL DAILY

Advertisers
& Readers

Watch out for the

Bumper Term-End
Holiday Issue

Thursday December 7, 1995

Rush to book your ads now,
space is always limited.
Deadline for display and
classified ads:

Friday, December 1, 1995.



Libanais

noctambules

Louana Atallah

Nous sommes samedi à Beyrouth. Il est 13h30 à Montréal, 20h30 au bord de la Méditerranée. La journée de plage est terminée, nous sommes prêts à faire une heure de route pour aller au centre-ouest du pays, assister au concert de notre chanteuse nationale, Fayrouz. Le concert commence à 21h00, mais nous ne serons pas les seuls en retard. Tout au long de cette courte distance qui, proportionnellement au pays, est énorme, nous aurions pu rencontrer toutes sortes de paysages époustoufflants mais, malheureusement, il fait nuit.

Il est 14h45 samedi à Montréal, 21h45 à quelque 2000 mètres au-dessus de la Méditerranée, les spectateurs sont encore en train de

s'installer, de toute façon rien ne presse. Une quinzaine de minutes plus tard, la voix de Fayrouz remplit la cour. Tout à coup, le décor jette sur la place l'ambiance d'un merveilleux passé qu'il tient généralement enfermée dans ses pierres. Ainsi, les spectateurs sont transportés pendant deux heures, dans un pays dont l'architecture est intacte, où les idées s'expriment librement, où l'Autre et la Beauté redeviennent les valeurs premières. Cependant, aux coups de minuit, alors que le concert se termine et que le pays d'Eden où la chanteuse les a projetés se transforme en ce Liban actuel bien loin de leurs fantasmes, l'audience rentre à Beyrouth ébloui et rêve à son ancien pays.

Il est 17h00 à Montréal, minuit au bord de la Méditerranée, il est temps de manger. 45 minutes de route et de rêves passent en un éclair et nous mènent chez Kasr Fakhreddine,

restaurant idéal pour un bon repas accompagné d'une belle vue donnant sur la montagne lui faisant face. Notre table est déjà prête : Homos, Tabboulé, Shishtaouk, Shawarma, tous ces plats que les Libanais, tout comme les Montréalais d'ailleurs apprécient tant, nous attendent. Ainsi défilent, pendant les heures entières du petit matin, des plats que nous dévorons tellement des yeux que la bouche pourrait presque devenir un accessoire à cette dégustation.

Il est 21h00 à Montréal, 4h00 du matin au bord de la Méditerranée, des centaines de plats et quelques bouteilles d'arak ont déjà été consommés, ainsi que

des milliers de rêves qui ont construit un pays utopique.

Nous passons à

une autre table où des fruits de toutes les saisons et de tous les pays nous attendent et où le café turc et les desserts (pour ceux qui peuvent encore remuer la mâchoire) sont servis.

Complètement accablés par ce repas gargantuesque au travers duquel nous venons de passer et par cette nouvelle création des Songes d'une nuit d'été, nos estomacs, nos paupières et surtout nos rêves trop lourds à porter, nous rentrons.

Il est 22h00 à Montréal, 5h00 du matin au bord de la Méditerranée, la nuit et le rêve sont terminés.



muertos

Artim León

On a dit de cette ville qu'elle était la capitale des Andes. Un temps deuxième ville de l'empire Inca, elle est devenue un des joyaux architecturaux de la colonie espagnole. Les maisons du Quito colonial abritent parfois trois ou quatre petites cours entourées d'arcades régulières. Le style est méditerranéen.

Il y a cette heure de la nuit où les chats sont gris, l'heure à laquelle le soleil se pointe derrière les montagnes sur la ligne d'horizon. Mais Quito reste alors dans l'ombre des pics les plus proches. C'est encore la nuit dans ses rues. À 2 800 mètres d'altitude, le paramo, vent froid des altitudes andines, balaye les pavés avec calme. Les rares passants pressent le pas.

C'est sous des arcades à la chaux éteinte que se trouvent les gargotes du centre-ville. Ces petits restos bon marché, sanctuaires de la marmite traditionnelle, dégagent déjà, à cette heure crépusculaire, un fumet particulier. C'est là que mijote le ragoût qui fera la joie des âmes matinales. Un bouillon chaud qui mélange pattes de poulet, légumes du verger et épices équatoriales. Il a la vertu de faire passer les excès d'alcool et d'annuler les nuits blanches. En termes locaux, on dit qu'il « réveille les morts ».

À l'heure donc où les dernières discothèques populaires et huppées ferment leurs portes, une agitation nouvelle se fait sentir sous les vieilles arcades hispaniques. Des jeunes et des plus vieux s'entassent sur des bancs de bois usé, les pieds sous les mêmes tables branlantes. Les conversations restent lentes. Personne n'est pressé. Les gens ont dans le corps les restes d'une nuit passée sur les planchers de danse. Langueur.

Chacun rend hommage aux derniers instants de noirceur. On hume l'air frais. On se permet d'être philosophe. On contemple, avec hésitation pour certains, les petites gouttes de graisse à la surface du bouillon. On se regarde.

Gens des beaux quartiers du nord, autant que gens des quartiers populaires du sud partagent tout à coup le même plancher. Certains prennent bien soin de nettoyer leurs couverts avant d'en faire usage, d'autres s'en soucient moins. On se met à l'ouvrage. On déguste, on savoure. Ça brûle. Les riches ne semblent pas craindre pour la santé de leurs fragiles intestins.

Dans cette nuit qui n'en est plus une, deux mondes se rencontrent, calmement. Les vapeurs de l'alcool se dissipent. Curieusement, ceux qui pensaient s'être distingués du reste se retrouvent nez à nez avec la réalité. Scotch importé ou chicha locale, on se ressemble.

On dit que parfois, la nuit, tous les chats sont gris.

MÉTRO, boulot, dodo?

Marc Antoine Godin

Las Vegas, c'est un peu le monde à l'envers. On y estime en effet à 40 p. cent la proportion d'individus qui se réveillent en soirée et se couchent à l'aube. La population résidente, comme la masse de millions de touristes qui font escale à Las Vegas, est orientée, bien évidemment, vers les casinos et ses industries connexes. Fierté mais surtout raison d'être de Las Vegas, les casinos sont ouverts 24 heures sur 24 et la majorité d'entre eux sont jumelés à l'un des 200 hôtels de la ville.

Devant ce va-et-vient, l'industrie hôtelière a d'ailleurs dû réagir : le résultat s'observe sur le Las Vegas Boulevard, où plus de trente hôtels se succèdent et rivalisent de dimension et d'architecture extravagante. Il s'en bâtit en moyenne quatre par année sur cette seule artère ! Pour desservir ces 40 p. cent de la population nocturne, les restaurants, les épiceries, les clubs et les dépanneurs demeurent ouverts sans interruption. Il y a même, pour faire

concurrence à la mode des mariages dans les « drive-thru », des chapelles ouvertes 24 heures sur 24 pour répondre aux unions tardives ! On se marie donc la nuit et on passe notre journée de noces au lit...

Caroline Vita fait partie de cette impressionnante proportion de noctambules. En tant qu'acrobate au Cirque du Soleil, dont les installations sont permanentes à Las Vegas, elle se lève vers 14h00. Entre 18h30 et 24h30, ce sont bien sûr ses représentations; puis elle consacre ses nuits aux sorties... ou à faire l'épicerie, vers 2h30 du matin. Ses journées se terminent généralement vers 5h00, avec le lever du soleil.

Non, franchement, Las Vegas n'est vraiment pas dans le même fuseau horaire que Montréal !

Source : Caroline Vita, Cirque du Soleil, Las Vegas.